

Volume 2 .-

Meloa

Histoire Caraïbe

Fleur de l'Âme

Collation

A ma femme

Le Calalou de Monsieur le Curé

Bonté d'enfant.

Comment je me <sup>amis</sup>marie

Le Mari de Catchem *y*

Le Mariage

Nécessité n'a pas de Lois ( Pitoge )

Le ~~revenus~~ ~~du~~ voyage

*Amours de*

08/96

748





R

BEL

Méloa

par

Léon Belmont



0561



# MÉLOA (1)

PAR

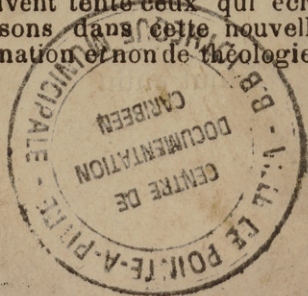
LÉON BELMONT

A Mademoiselle Berthe de Puybusque  
Hommage respectueux.

I

Ce jour-là, les anges pleurèrent.  
Méloa avait péché et Dieu pour la

(1) Le lecteur ne s'étonnera pas que, usant du privilège des peintres et des poètes, nous prétions ici aux anges un corps matériel et des sentiments semblables aux nôtres. La chute d'un ange est un sujet qui a souvent tenté ceux qui écrivent. Nous faisons dans cette nouvelle œuvre d'imagination et non de théologie.



punir l'exilait sur la terre.

Les harpes se taisaient ; les chœurs immortels qui chantent les louanges de l'Éternel sanglotaient consternés ; les étoiles palissaient ; les constellations ne brillaient plus que d'un faible éclat ; le ciel avait revêtu une teinte sombre.

— Méloa, fit entendre une voix.

A cette voix les Séraphins, les Vierges, les Martyrs se prosternèrent en silence.

Des larmes silencieuses coulaient le long de ses joues pâles. Comme un lys que l'orage a brisé, la douleur courbait son front. Elle avait sa couronne d'étoiles. Ses doux yeux d'azur fuyaient le regard de ses compagnes. Triste, abattue, affaissée, elle se présenta devant le Seigneur.

— Tu as péché, Méloa ?

Une faible gémissement fut sa seule réponse.

— Comme les mauvais anges, l'orgueil t'a perdue. Je t'envoie là-bas — et l'Éternel écartant un coin du ciel, lui montra la terre — et jusqu'à ce



---

ce qu'une larme tombe de tes paupières arides, tu y resteras !

— Gloire à vous, Seigneur, chanteraient les anges et les Séraphins !

— Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, murmura tout bas Méloa !

## II

Une longue traînée lumineuse, partie du ciel, vint s'arrêter sur la terre. C'était la nuit.

Méloa se trouva seule dans un champ.

La brise embaumée, caressant ses longs cheveux noirs qui flottaient en liberté sur son corps aux formes si pures, courbait les blés qui murmuraient autour d'elle ainsi que des harpes éoliennes ; au loin, une vaste prairie, sous les pâles rayons de la lune, apparaissait comme une nappe éblouissante ; les arbres immobiles, sur les feuilles desquels, ainsi qu'une perle, brillait une larme de la nuit, ressemblaient à des géants placés en sentinelles pour veiller sur la nature

endormie ; un ruisseau, dans l'onde duquel— se miraient les étoiles, murmurait sa chanson mélancolique et douce, et l'oiseau, sous la feuillée, se taisait rêveur.

Ce silence, ce calme, ce recueillement, cette brise parfumée qui l'éni-vre, le murmure du ruisseau la fraîcheur de la nuit, cette harmonie du vent dans les arbres, cette symphonie sublime qui de la terre monte au ciel, tout l'invite au sommeil, et Méloa s'endort, insoucieuse, sur un lit de mousse et parmi les fleurs, fleur elle-même !

### III

Combien de temps dura son sommeil ? quels doux rêves vinrent la visiter ? quelles pensées agitèrent son sein qui se soulevait et s'abaissait tour à tour ? quels mots entrecoupés murmurait-elle tout bas ? quel souvenir fait se plisser son front ? revit-elle le ciel qu'elle avait perdu par sa faute, Dieu qu'elle avait offensé, les saintes phalanges dont elle était l'ornement ?

Nul ne sait, nul ne le peut dire...

Elle fut réveillée par un bruit de voix et ouvrit à demi ses yeux qu'ofusqua d'abord l'éclat du jour.

Des êtres humains l'entouraient, elle la sœur des anges.

D'un bon elle fut debout. Jetant alors un cri de pudeur révoltée, elle s'enveloppa de sa longue chevelure et attendit.

— Qu'elle est belle, s'écria un de ces hommes aux formes athlétiques, à la forte carrure et que recouvrait une peau de tigre dont la tête, à la gueule béante et rouge de sang, pendait à ses côtés !

— C'est un ange du ciel, murmura un autre !

Et tous s'extaxiaient devant tant de beauté, devant cette créature dont le corps resplendissait comme l'albâtre et dont les yeux brillaient d'un aussi vif éclat qu'un rayon de soleil,

Mais l'un d'eux s'approchant :

Qui est-tu, belle enfant, lui demanda-t-il ?

— Je ne sais, répondit-elle tout bas, qu'à peine s'il put l'entendre.

— D'où viens-tu ?

— Je ne sais.

Ces hommes se regardèrent.

— Veux-tu nous suivre, lui dirent-ils ?

— Vous suivre, et pourquoi ?

— Seule, que teras-tu ici ?

— Je ne sais.

— Viens, fit celui qui, en la voyant avait murmuré : « C'est un ange du ciel ! » viens, sois sans crainte ! Je t'amènerai à ma mère ; elle t'aimera, j'en suis sûr. Tu seras sa fille et ma sœur. à moi.

Elle obéit.

Elle se sentait attirée vers lui comme le fer vers l'aimant.

Pourquoi ?

(A Suivre).

# MÉLOA

PAR

LÉON BELMONT

A Mademoiselle Berthe de Puybusque  
Hommage respectueux.

## II

Etait-ce à cause de son visage plus beau que celui de ses compagnons ? de sa voix plus douce qu'une caresse ? de ses grands yeux bleus qui jetaient le trouble dans l'âme ? de ces dents blanches et polies comme l'ivoire ? de son beau corps qui eût pu servir de modèle à un statuaire grec ? de ses cheveux, souple crinière, qui

s'épandaient en longues boucles sur  
ses souples épaules ?

Etrange mystère que le cœur de la  
femme ! Sombre abîme d'où la sonde  
remonte en vous brûlant les doigts !

IV

Durant cinq jours, ils marchèrent.  
Méloa était-elle fatiguée ? Abna la  
portait des heures entières, et l'eût  
portée jusqu'au bout de l'horizon, sa  
jolie tête se reposant sur son épaule,  
ses bras entourant son cou, son ha-  
leine se confondant avec la sienne,  
ses cheveux mêlés aux siens, son  
souffle passant sur son visage, si  
Méloa enfin, comme une souple cou-  
leuvre, ne s'échappait de ses bras  
pour cueillir une fleur, un fruit, une  
feuille, un brin d'herbe ou pour cou-  
rir après un papillon aux ailes dia-  
prées de mille couleurs.

V

Le quatrième jour, tandis qu'ils se  
reposent et réparent leurs forces dans  
un bienfaisant sommeil. un énorme  
serpent se glisse près de l'un d'eux  
et, l'entourant de ses réseaux inextric-

cables, avant même que son cri soit eutendu de ses compagnons, distille dans son corps le venin terrible qui donne la mort...

Chacun se réveille.

L'homme est le reptile se tordent dans un effrayant entrelacement.

Un cri d'horreur part de toutes les poitrines.

S'armer d'une massue, en frapper le serpent, lui écraser la tête, tout cela s'accomplit par Abna avec la rapidité de l'éclair.

Mais l'homme meurt. Ses compagnons lui creusent une fosse afin de préserver son corps des profonations des hyènes et des chacals. En le quittant, ils pleurent encore. Seule, Méloa rit ; mais d'un rire fou, étrange, inextinguible, profanateur, qui fait monter la rougeur au front de ceux qui l'entourent.

Ils la regardent avec surprise et bientôt — le courroux fait place à l'étonnement :

Elle n'a pas de cœur, s'écrient-ils

de notre douleur elle fait sa joie,  
qu'elle meure !

— Non dit Abna, qu'elle vive, au contraire ! Qu'elle vive pour apprendre à souffrir ! Elle ne sait pas ce qu'elle fait. Mes frères, elle mérite notre pardon.

— Qu'elle soit pardonnée ! Mais prends garde, Abna ! Tu réchauffes un serpent dans ton sein. La femme dont le cœur est fermé à toute pitié, est une vipère dont on doit écraser la tête entre deux pierres.

Ils se remettent en route.

— Pourquoi t'es-tu moquée ainsi de notre douleur, demande Abna à Méloa ?

— Pleurer, c'est si drôle !

— Tu n'as donc jamais souffert ?

— Jamais !

— Tu souffriras un jour.

— Et pourquoi ? je ne veux pas souffrir !

Abna la regarda. Il la crut folle.

— Tu n'a donc pas de cœur ?

— Le cœur. qu'est-ce ?

— C'est ce qui bat dans ta poitrine.



— Je ne le savais pas... Où m'amènes-tu ?

— Chez ma mère.

— Tu as une mère ?

— Oui, mon enfant. Elle sera aussi la tienne. Le veux-tu ?

— Cela fait-il rire d'avoir une mère ?

— Tu n'as donc pas connu la tienne ?

— Je ne l'ai jamais vue.

— Mais d'où viens-tu ?

Elle parut se recueillir un instant.

— Je viens de là-haut, dit-elle.

En même temps, elle désigna le ciel.

— Tu es donc un ange !

— Je suis celle qui expie.

— Que veux-tu dire ?

Mais elle ne l'entendait déjà plus et courait, en riant, après un papillon.

## VI

Le cinquième jour, alors que le soleil allait disparaître derrière l'horizon, Méloa aperçut un grand fleuve parsemé d'îles et dont les bords

étaient ombragés d'une forêt d'arbres de toute sorte.

— Nous voilà arrivés, lui dit Abna.

Aussitôt, elle vit venir au-devant des voyageurs, des femmes, des enfants, des vieillards qui remplissaient l'air de leurs cris joyeux.

Abna la présenta à sa mère.

— C'est une inconnue, lui dit-il elle n'a ni patrie, ni famille. Nous l'avons trouvée endormie au milieu d'un champ. Je l'ai prise sous ma protection. Veux-tu qu'elle soit ta fille adoptive ?

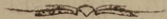
— Qu'elle soit la bienvenue, fit la vieille femme en déposant sur le front de Méloa un long et tendre baiser.

(A Suivre).

# MÉLOA

PAR

LÉON BELMONT



A Mademoiselle Berthe de Puybusque  
Hommage respectueux.

## VII

Bien des jours se sont écoulés de puis que Méloa n'est plus seule sur la terre.

Toujours rieuse, toujours folâtre, elle grandit entourée de l'amour de toute la tribu. Bien des cœurs soupirent pour elle, bien des yeux la sui-

vent d'un amoureux regard lorsqu'elle s'en revient du puits, son outre pleine sur la tête et que soutiennent ses bras, anses d'amphore taillées dans le marbre le plus pur.

Mais que lui importent les soupirs, les regards, les doux propos de tous ces hommes.

Elle aime Abna !

N'est-ce pas lui qui l'a recueillie ? ne l'aime-t-il pas par dessus toutes choses ? ne fait-il pas tout pour lui plaire ? Et quand le soir, il rentre de la chasse, son premier regard, son premier sourire, sa première parole n'est-elle pas pour elle ? ses plus beaux oiseaux ; ses plus belles fleurs, ses plus doux fruits, tout cela n'est-il pas pour elle encore, pour elle seule.

### VIII

— Mère, dit un jour Abna, je veux savoir si Méloa m'aime. Il est temps d'en finir. Je la vois si folle, si volage, si insouciante, que je doute de son cœur. Le mien se brise de douleur...

— Et que feras-tu, mon enfant, lui demanda sa mère ?

Ce qu'en pareille circonstance, on fait dans notre tribu.

— Tu mettra son cœur à l'épreuve ?

— Oui, mère.

Le lendemain, à son lever, Méloa trouva sur le seuil de la cabane, deux jeunes perdreaux qui, les ailes encore nues, appelaient leur mère à grands cris.

Elle les considéra un moment, puis se baissant, elle les prit et les réchauffa dans son sein.

— Tu m'aimes donc, lui dit Abna qui apparut aussitôt ?

Elle jeta un cri de surprise et, toute honteuse, s'enfuit en emportant les deux petits oiseaux.

Quelque temps après, Abna et Méloa étaient unis..

## IX

Elle est mère.

Elle est heureuse ! La vie s'ouvre devant elle en larges et splendides horizons !

C'est que le cœur de la femme qui devient mère est un foyer où brûle sans cesse le plus pur de son amour. C'est qu'en son enfant résident toute sa force et toute son énergie. Elle vit de ses sourires, de ses larmes, de ses baisers, de ses caresses, en lui se concentre toute son âme. Elle n'a d'amour que pour lui, de joie que par lui. Il est son maître, son Dieu. Elle n'est que son esclave. Ce petit être qui lui tend les bras et de ses lèvres roses près son sein gonflé de lait, est pour elle ce qu'est l'espace au coursier fougueux, l'air à la vie, le rayon à la plante, l'immortalité à l'âme !

Quel saint amour. quel amour incompréhensible, quel amour plein de dévouement et d'abnégation, Dieu a mis dans le cœur de la mère ! Tout en elle se transforme, se renouvelle près du berceau où dort le fruit de ses entrailles, près du berceau à l'ombre duquel elle se réfugie contre les tentations et pensées mauvaises, comme la barque, fuyant les menaces de l'ouragan, vient chercher un abri con-

tre ses fureurs, dans les eaux hospitalières d'une rade tranquille.

Ce berceau est le sanctuaire où elle vient s'agenouiller et déposer en silence ces peines, ses soucis, ses angoisses; c'est l'autel qu'elle entoure de ses plus tendres soins et qu'elle se plaît à parer des fleurs les plus belles et les plus embaumées; c'est la source cachée dans les bois et dans l'onde limpide de laquelle elle aime à se désaltérer et à baigner ses pieds nus; c'est la solitude dans laquelle elle se plaît à rêver; c'est enfin pour elle l'extase, l'oubli du monde, le bonheur!

Combien de mères n'a-t-on vues, feuilles légères arrachées de l'arbre, tourmentées par le vent, que le torrent entraînait déjà et que l'abîme allait engloutir, s'arrêter tremblantes auprès du berceau de leur fils et s'y cramponner, folles de douleur et de remords, ainsi qu'un noyé aux branches d'un arbre.

Une mère ! qui pourra définir la

---

mère ? qui trouvera jamais le fond de cet Océan d'amour ?

Balzac à raison.

Il y a dans le cœur des mères certaines cordes que Dieu a refusées à l'homme et qui, comme un instrument divin, résonnent et vibrent au moindre contact.

Mais revenons à Méloa.

Nous l'avons déjà dit, elle est heureuse. Epoux, enfant — amour, félicité — que peut-elle désirer de plus ? son paradis, son ciel, n'est-ce pas la frêle créature qu'elle presse sur son sein palpitant et qu'elle entoure de ses plus tendres soins ?

(A Suivre).



---

FEUILLETON DU JOURNAL LE COLONIAL

---

N° 4.

# MÉLOA

PAR

LÉON BELMONT

—  
A Mademoiselle Berthe de Puybusque  
Hommage respectueux.

X

Hélas ! tout finit ici-bas. Le sort, jaloux du court moment de bonheur qu'il nous laisse prendre, ne tarde pas à nous accabler de ses maux. La tempête s'acharne autant sur la fleur que sur l'arbre géant : elle disperse tout au vent de ses colères.

Un jour Abna fut apporté, mourant à Méloa.

Dans un baiser suprême elle n'eut que le temps de recueillir son dernier soupir.

Cependant ce coup terrible la trouva insensible. Elle n'eut pas une larme pour celui qui l'avait tant aimée.

Et quand on emporta le cadavre — et quand la flamme du bûcher funèbre s'élança, vive et légère, enveloppant pour le dévorer, le corps de son époux — quand la mère en pleurs, élevant les bras vers le ciel, ses longs cheveux blancs dénoués et flottant au gré du vent, conjura Dieu de la frapper du même coup qui avait atteint son fils — Méloa, debout, regarda tout d'un œil sec et fit entendre un long éclat de rire.

Un cri de réprobation s'éleva contre elle.

— Qu'elle meure, dirent les uns !

— C'est une insensée, dirent les autres !

— Ingrate ! fit la mère d'Abna, tu n'aimais pas mon fils, lui dont tu étais

la joie et le bonheur ! Va-t-en, vil rebut d'une race inconnue et maudite ! Je ne puis plus souffrir, ta présence me fait horreur.

Méloa partit emportant son enfant et, fardeau horrible ! la malédiction de la mère de son époux et celle de toute la tribu.

Combien de jours erra la malheureuse mère ? Combien de souffrance endura-t-elle ? Combien de dangers en courut-elle ? Dieu seul le sait.

## XI

Voyez-vous ce grand désert de sable sur lequel darde un soleil de plomb, cette étendue sans fin où plane la mort ?

Voyez-vous cette femme accroupie, désespérée, folle et qui tient dans ses bras une forme humaine ?

C'est Méloa et son enfant...

Elle a usé ses pieds à marcher sans espoir. Son lait s'est tari, sa gorge s'est desséchée, ses yeux sont brûlants.

Son enfant se meurt !

---

Pas une goutte d'eau pour le rendre la à vie.

Que ne donnerait-elle pas pour rencontrer une source !

Comme autrefois à Agar, le Seigneur ne lui enverra-t-il pas un ange ?

Non ! il faut qu'elle boive le calice jusqu'à la lie, il faut qu'elle subisse toutes les tortures, endure toutes les douleurs, souffre tous les maux !

Mais l'enfant à gémi.

A son gémissement la mère répond par un cri de désespoir et de rage. De ses ongles elle se déchire la poitrine. Son sang coule. Elle en met quelques gouttes sur les lèvres de son fils.

Vain espoir ! sacrifice inutile !

Sur son sein tari, elle ne presse qu'un cadavre.....

## XII

Ah ! avez-vous entendu ce cri horrible qui vient de troubler le silence du désert !

Avez-vous entendu ce rugissement,

de lionne blessée qui défend encore ses petits ?

Ce cri et ce rugissement, avez-vous compris ce qu'ils contiennent d'an-goisses, de douleurs, de prières, de supplications, de folie de désespoir ?

Pauvre Méloa, elle n'a plus d'enfant !

Elle soulève alors le petit cadavre et, de ses deux bras levés, le présente au ciel.

— Vaincue, s'écrie-t-elle, vaincue, mon Dieu !

Et deux larmes, deux larmes seulement, coulent le long de ses joues.

Alors, le Seigneur fait rouvrir les portes d'or du séjour éternel. et Méloa franchit le seuil tenant par la main son enfant.

LÉON BELMONT.

FIN.









Histoire Caraïbe

par

Léon Belmont.

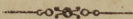




# Histoire Caraïbe

PAR

LÉON BELMONT



A Mademoiselle Nicolette Hennique,  
PARIS.

I

L'ouragan continuait au dehors son œuvre de dévastation. De son souffle puissant il courbait tout sur son passage et la *toubana*, au milieu de cette désolation générale, tremblait sur sa base comme un pauvre oiseau qu'a surpris l'orage et qui attend avec impatience les rayons du soleil pour renaître à la vie et réchauffer son corps glacé. Des gémissements sourds, prolongés, se faisaient entendre ainsi que ces cris de détresse que jettent les âmes en peine dans le silence des nuits ; l'éclair sillonnait de sa lueur blafarde les champs dévastés et l'orage, menaçant, terrible, planait majestueusement sur la nature désolée.

Accroupis en silence autour du foyer qui jetait sur eux ses rayons incertains, les Caraïbes prêtaient l'oreille aux bruits du dehors. Les plus jeunes, avec cette insouciance qui caractérise la jeunesse, haussaient les épaules à chaque éclat de tonnerre, tandis que les vieux se regardaient tristement et n'osaient se communiquer leurs pensées.

Dans un coin de la *toubana*, seules, isolées, deux jeunes filles, les larmes aux yeux, invoquaient en silence *Icheri*, le dieu bon. On eût dit les statues animées de la Prière et de l'Invocation.

Et l'ouragan redoublait de fureur, menaçant à chaque instant d'emporter les chevrons de la *toubana* et les feuilles de latanier qui la recouvraient.

Un silence de mort régnait parmi tous les assistants.

— Un vilain temps, fit tout à-coup Mayobou, bien vilain temps ! Le Grand-Esprit n'est pas content de nous. Qui donc a pu l'offenser au point de soulever ainsi sa colère ? qui donc s'est départi du respect que toute créature lui doit ? Oh ! maudit soit celui qui ne respecte pas *Akambouc* ! tôt ou tard il est puni.

— Et nos guerriers, continua-t-il en donnant un autre cours à ses pensées, que vont-ils devenir si la tempête les a surpris au milieu de l'océan ? un pressentiment sinistre rem-

olit mon âme d'effroi et de terreurs,  
Mon pauvre fils ! ô *Mapoya* ! apaisez  
votre courroux, daignez écouter ma  
prière, mes supplications ! Bon  
*Icheri*, protégez-le, sauvez-le de la fu-  
reur des éléments !...

Un sanglot longtemps contenu  
coupa la parole au vieillard dont la  
tête belle et fière se courba tristement  
Deux sanglots répondirent au sien. Il  
se retourna. Les jeunes filles, aux-  
quelles nul ne faisait attention, étaient  
toujours dans leur attitude suppliante  
et douloureuse. Il les regarda long-  
temps, avec amour, puis :

— *Oualou-couma*, *Illehüe-Arabou*,  
dit-il, venez ici, mes filles, mes douces  
fleurs, mes craintives colombes.

Elles obéirent et vinrent se mettre  
l'une à sa droite, l'autre à sa gauche.  
On eut dit le Passé souriant à l'Avenir.

— Ne pleurez pas, enfants, fit-il  
d'une voix douce, grave, modulée,  
essuyez les larmes qui obscurcissent  
vos yeux. Tout à l'heure, j'ai été  
faible ; je me suis oublié, j'ai pleuré.  
Mais *Akambouc* est grand, puissant,  
miséricordieux ! Il ne permettra pas  
que votre père, mon fils, périsse. Du  
courage ! Toi *Oualou-couma* ton nom  
veut dire Etoile-du-marin. Ton père  
t'invoquera et les flots soulevés se  
calmeront à ton nom.

Comme pour donner raison aux  
paroles du vieillard, des coups vio-

---

lents et précipités se firent entendre à la porte de la *toubana*.

Chacun se regarda.

Les deux jeunes filles étaient pâles d'effroi.

Un des jeunes gens alla ouvrir et, à la lueur de l'éclair, les cheveux en désordre, pâle, défait, beau comme un lutteur antique, apparut un Arouage.

Tout le monde se leva. Les jeunes gens s'armèrent de leur *boutou* ; mais ils le déposèrent aussitôt, le nouveau venu, cet ennemi, portait un homme un cadavre peut-être, et cet homme, ce cadavre, c'était Pakiri, le père d'Oualou et d'Illehüe, le fils de Mayo-bou, le chef de l'expédition contre les Arouages. A son cou était encore suspendu le *Caracolis* ou croissant en cuivre poli, insigne du commandement.

Les jeunes filles poussèrent un cri déchirant, s'élançèrent vers leur père qu'elles prirent des mains de l'Arouage et vinrent déposer sur la table dont le dessus était de feuilles de latanier artistement entrelacées.

(A suivre).

# Histoire Caraïbe

PAR

LÉON BELMONT

---

## I

— Qui que tu sois, jeune homme, la toubana t'est ouverte. Tu m'as apporté mon fils et cet acte de générosité efface à mes yeux toute la haine que je porte aux tiens. Sois sans crainte. Tu es ici chez moi et l'hospitalité est chose sacrée pour le Caraïbe.

L'Arouage se rend aux instances du vieillard. Il franchit le seuil de la Toubana, calme, grave, le regard fier. — Soyez le bienvenu, fit Mayobou.

Et il lui offrit une bille de bois sur laquelle il s'assit, du *ouïcou* (1) du *namain* (2), du *maby* (3) et des bananes cuites sous la cendre.

---

(1) Liqueur enivrante faite avec de la cassave bouillie et fermentée. (A. Lacour.)

(2) Igname.

(3) Patate douce.

L'Arouage fit honneur au repas. Il mangea ou plutôt dévora tout ce qu'on lui donnait.

Pendant ce temps, des soins étaient prodigués à Pakiri qui ne donnait plus signe de vie. Le flot n'avait-il rendu qu'un cadavre ? fallait-il espérer encore ? Un silence solennel régnait ; tous les yeux convergeaient au même point : la table sur laquelle reposait l'*Ouboutou* qui, quatre lunes auparavant, sur sa pirogue légère, enjolivée de gracieux dessins, s'embarquait plein de force, de vie, d'espoir, de courage. On n'entendait que la respiration haletante, oppressée des deux jeunes filles et de leur grand père qui, penchés sur Pakiri, épiaient un mouvement, un souffle, un soupir qui dénonçât enfin que la vie ne l'avait pas entièrement abandonné.

Trois cris se firent entendre, cris de joie, cris que, seuls, peuvent comprendre ceux qui ont éprouvé ces terribles émotions.

Le cœur de Pakiri venait de battre. Dans ce combat de l'homme avec la mort, cette dernière s'avouait vaincue lâchait prise, se dessaisait de sa proie.

Un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines. Chacun respirait l'air à pleins poumons.

Peu après, Pakiri rouvrit les yeux et, comme au sortir d'un long rêve,



d'un cauchemar affreux, il articula faiblement quelques sons.

Ses filles le couvraient de baisers. Son vieux père pleurait. Bien douces larmes, celles que la joie fait verser !

Quand Pakiri eut repris ses forces, quand il eut bu un large *coui* de *ouïcou*, il s'assit sur la table :

— Par quel miracle, par quel hasard heureux suis-je encore au milieu de vous, demanda-t-il ?

— Tu nous a été apporté mourant, lui répondit son père.

— Et par qui ?

— Par ce jeune homme, notre ennemi.

Et Mayobou lui amena l'Arouage qui jusqu'alors, était resté dans l'ombre, assis sur sa bille de bois, ne portant nulle attention à la scène que nous venons de raconter.

— Lui ! exclama l'Ouboutou, lui ! c'est impossible.

— Cela est cependant, fit l'Arouage d'un ton fier et calme.

Un éclair s'alluma dans les yeux de Pakiri, il bondit comme un cheval arabe de pur sang qui sent entrer dans ses flancs l'éperon du cavalier ; ses dents s'entrechoquaient. Il devint affreusement pâle.

— Tu mourras, dit-il au jeune homme !

— Je le savais, répondit ce dernier.

Et d'une voix mâle, vibrante, il entonna le chant de guerre de sa nation.

---

— Qu'on se saisisse de lui, cria Pakiri au paroxysme de la fureur, qu'on le garotte, qu'on lui lie les pieds et les mains.

— Grâce, mon père, grâce ! s'écrièrent en même temps les deux jeunes filles en se jetant aux genoux du terrible chef, grâce, il l'a sauvé la vie !

— Grâce, fit Mayobou, en joignant les mains devant son fils !

— Grâce, répétèrent tous les assistants !

— Je suis le chef ici, hurla Pakiri que toutes ces démonstrations en faveur de l'Arouage exaspéraient plus encore, je suis le chef ici, que l'on m'obéisse à l'instant !

On fit ce que voulait l'Ouboutou. Chez ce peuple aux mœurs primitives, ne pas obéir au chef de la famille est un crime que le Grand-Esprit punit sévèrement. L'obéissance y est la première des vertus.

L'Arouage fut couché dans un hamac, lié, garotté et hissé au faite de la toubana.

L'orage avait cessé. La nature reprenait haleine et réparait ses forces. La brise du matin se levait fraîche, embeaumée, caressante.

(A suivre).

# Histoire Caraïbe

PAR

LÉON BELMONT

---

*(Suite.)*

## II

Depuis trois jours, il est là souffrant toutes les tortures, toutes les douleurs, toutes les humiliations. Privé de nourriture, il sent ses forces l'abandonner et c'est de tous ses désirs, qu'il appelle la terrible mort qui lui est réservée. Gardé à vue, il ne peut communiquer avec personne. Mais tout cela ne peut abattre son courage. Il souffrira toutes les tortures sans se plaindre, sans murmurer, sans pâlir. Aucun cri de douleur ne sortira de sa bouche, il n'implorera nulle clémence; au contraire ! il excitera ses bourreaux, par ses railleries, en leur chantant les exploits de sa nation, ceux de ses aïeux, il défiera leur colère.

Pakiri le guette comme la louve ses petits. Il a les cent yeux d'Argus et craint que sa proie ne lui échappe.

Oualou et Illehue n'ont pu vaincre la décision de leur père, malgré

BIBLIOTHÈQUE  
DOCUMENTATION  
CENTRE DE

leurs prières, leurs larmes. Il leur est impossible de communiquer avec le prisonnier. Malgré leurs promesses, leurs offes, elles n'ont pu gagner le Carai-be qui veille sur lui. Elles en souffrent horriblement, car elles aiment... Elles aiment l'Arouage. C'est la première fois qu'elles éprouvent ce sentiment que Dieu met en germe dans le cœur de toute créature. Elles aiment de toute la force d'un premier amour, avec passion et, sans se faire aucune confiance, elles se sont devinées. Aussi, elles se fuient, elles s'évitent, elles ne sont plus les mêmes. Leur douce gaieté a disparu, la toubana ne retentit plus de leurs chansons joyeuses, de leur fou rire, de leurs cris. Comme ces pauvres fleurs que ne caresse aucun rayon de soleil et qui vivent à l'ombre, isolées, elles s'étiolent, pâlisent, dépérissent. Une révolution s'est opérée en elles, révolution terrible, subite, spontanée. De quelle sombre tristesse leurs traits si purs aux lignes franches et délicates sont-ils couverts ? De quelle douleur poignante souffrent-elles, douleur, sans remède, sans consolation ? Quel noir démon, quel mauvais génie, jettent le trouble dans leurs esprits ? Seuls, ceux qui ont aimé peuvent résoudre ces questions.

C'est demain qu'aura lieu l'horrible fête, c'est demain que l'Arouage va mourir. Tous les habitants des villages environnants ont été convoqués à cet effet. La victime attend résignée,

patiente, courageuse, le supplice barbare qui doit finir ses maux. Déjà les dents d'agouti avec lesquelles on doit lui faire des excoriations par tout le corps, sont dans un coui ; déjà le bûcher s'apprête, le jus du piment se prépare, les flèches sont aiguisées. La toubana est pleine d'une foule curieuse, impitoyable, qui veut voir le hamac dans lequel est suspendu l'Arouage. Le *ouïcou* coule à plein coui. Pakiri veut faire dignement les choses. Des chants de joie se font entendre. Mais l'ivresse arrive qui les fait cesser, les éteint, puis le sommeil, le sommeil lourd de l'ivresse.

C'est le moment.

— Tu l'aimes, a demandé Oualou à sa sœur ?

— Oui, et toi !

— Moi ? tu le sauras plus tard.

Elles se lèvent et marchent en silence ou plutôt glissent comme des ombres. Elles arrivent près de la toubana. La sentinelle est endormie. L'ivresse a fermé ses yeux ; son bouton git à ses côtés ; son arc est détendu, les flèches éparses. Elle ne peut rien entendre ; elle se réveillerait qu'elle ne pourrait rien faire. Les deux jeunes filles passent près d'elle, légères et vives comme l'oiseau ; elles franchissent le seuil de la toubana. Délivrer l'Arouage, le sortir de son lit suspendu, lui faire comprendre qu'elles sont venues pour le sauver, le prendre, le transporter jusqu'au riva-

ge, tout cela n'est pour elles que l'affaire d'un instant.

— Tu as sauvé notre père, lui dit Oualou, à notre tour nous te sauvons. Va rejoindre les tiens, ta mère qui se lamente, ta fiancée qui pleure et te regrette ; va sécher toutes ces larmes et rendre la joie à ta mère, à ta fiancée le repos et le bonheur !

— Oui ; pars, dit à son tour Illehüe d'une voix pleine de sanglots, nous conserverons ton souvenir, tu seras toujours présent à notre mémoire, nos cœurs te garderont une éternelle reconnaissance. Pars, pendant qu'il en est temps encore, pendant qu'ils dorment, pendant qu'il fait nuit. Un moment de retard et tout serait perdu ! Tu mourrais et nous aussi.

Mais le jeune homme les regardait toutes deux et secouait la tête. Lui aussi, il aimait : il le sentait. Mais laquelle ? Elles se confondaient dans son cœur.

La nuit était belle et parfumée. La mer au loin apparaissait claire comme un vaste miroir. Le ciel était éblouissant ; sa couronne d'étoiles n'avait jamais brillé de plus vives clartés. Les grands arbres toujours verts secouaient dans l'air leurs fleurs odoriférantes ; la brise marine apportait sur ses ailes des parfums frais, enivrants, ravis à d'autres cieux ; les lames venaient mollement mourir sur le rivage avec un bruit triste et doux.

— Pars, répète en encore les filles de Pakiri.

—••••—

(Suite et fin).

Mais lui ne les entendait pas. Plongé dans une douce rêverie, il se voyait déjà dans le paradis enchanté du Grand-Esprit où le guerrier n'a qu'à manifester un désir pour le voir aussitôt s'accomplir, où il vogue sans cesse dans de grandes pirogues sculptées et peintes, sur de larges fleuves aux eaux dormantes et tranquilles où le poisson abonde, dans ce paradis où, au milieu des jardins délicieux que traversent des cours d'eau limpide, se trouvent des fruits inconnus à la terre, où des chants mélodieux se font entendre, où les oiseaux au brillant plumage ravissent l'oreille de leurs accents harmonieux, dans ce paradis enfin où des femmes, belles d'une beauté divine, lui versent le oûcou et l'énivrent d'amour.

Il voulait mourir. Que lui importait maintenant la vie ? Et puis, fuir, n'était-ce pas une lâcheté. Devoir la vie à deux femmes, n'était-ce pas humiliant ? que diraient les siens ?

— Non, je ne partirai pas, fit-il d'un ton résolu.

Les deux jeunes filles le regardaient, stupéfaites.

— Partir, reprit-il, et pourquoi ? La mort ne me fait pas peur. Je l'envisage, au contraire, avec joie. Les tourments, je les brave, je les méprise j'en ris. Partir ! mais je laisse ici la moitié de mon âme, que dis-je ! mon âme toute entière ! mais toute ma vie ne sera qu'un tourment continuel, une torture de chaque jour, une douleur incessante ! Partir ! mais à la première guerre je me constitue prisonnier et cela pour vous revoir encore !

L'Arouage était vraiment beau en ce moment, sa parole, persuasive ; sa douleur, touchante ; ses larmes, sincères.

Oualou et Illehüe étaient émues.

— Pars avec lui, dit cette dernière à sa sœur avec un calme terrible, tu l'aimes, moi aussi ; mais que le sacrifice s'accomplisse !

— Non, dit Oualou, pars, toi, ou partons toutes deux.

— Pars, te dis-je, fit Illehüe, c'est moi qui t'en conjure, qui t'en prie !

— Non, dit de nouveau Oualou.

— Aimes-tu mieux le voir mourir ?

Les deux sœurs se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et se tinrent longtemps embrassées. Leurs larmes se confondaient et coulaient abondantes. A la fin, elles se séparèrent.

— Je te la confie, dit Illehüe à l'Arouage, veille sur elle et, surtout, aime-la bien.

Le jeune homme se jeta à ses pieds, prit une de ses mains qu'il baisa à plusieurs reprises ; mais suffoqué par l'émotion, il ne put articuler une seule parole. Le voile qui couvrait sa vue se déchirait en ce moment ; il se voyait lui, condamné, destiné à périr, sauvé par ces deux filles qui l'aimaient depuis le soir où il leur avait rapporté



leur père mourant ; il était à même de juger du sacrifice héroïque que s'imposait volontairement Illehüe, Illehüe qui l'aimait et, pouvant le suivre, se départissait en faveur de sa sœur de la part de bonheur à laquelle elle avait droit, elle aussi. Il voyait tout cela et se sentait petit en présence de tant de dévouement, de grandeur d'âme, de noble désintéressement.

Il se releva précipitamment.

— Adieu, ma sœur, adieu, fit-il d'une voix pleine d'émotion et de sanglots, je veillerai sur Oualou et l'aimerai pour toi et pour elle, pour toi surtout qui seras loin de nous.

La pirogue était mollement bercée par les flots, sa coupe gracieuse se dessinait sur l'eau ainsi qu'un grand poisson. Elle apparaissait dans une anfractuosité de rocher.

L'Arouage et les deux sœurs se dirigèrent de ce côté.

Les derniers adieux eurent lieu. Scène déchirante que chacun de nous a subie, moment cruel où l'on s'épuise à pleurer, où l'âme se déchire, le cœur saigne, la voix se perd dans le goster, les genoux fléchissent, celui qui s'en va emportant le plus souvent la plus grande partie de notre cœur, la meilleure part de notre existence, nos plus doux et plus intimes souvenirs !

L'Arouage prit les pagaies. La pirogue, docile, obéit au mouvement qui lui était imprimé.

— Que le Grand-Esprit vous protège, fit Illehüe, debout sur un bloc de rocher.

— Merci, sœur, lui répondit deux voix !

— Adieu, fit-elle adieu !

— Adieu, sœur, lui répondit-on de nouveau.

— Les vents étaient favorables, les courants aussi. L'Arouage ramait vigoureusement. Toute sa force lui était revenue avec la liberté, l'espoir de revoir encore son pays, les siens, et, il faut bien le dire aussi, aimant, se sentant aimé et en possession de l'objet de son amour. La pirogue n'apparut bientôt sur la vaste surface de la mer que comme un point noir qui allait s'amointrissant de plus en plus.

Illehüe se jeta à genoux.

Un sanglot longtemps contenu souleva sa poitrine. Tout son courage l'abandonna. Elle tendit ses deux bras vers ce point noir qui apparaissait et disparaissait à ses yeux au caprice de la vague.

— Adieu, dit-elle d'une déchirante, adieu, Oualou, ma sœur ! Tu me prends tout mon bonheur... Et toi, june homme, je t'aime, je t'aime !

Elle se releva et prit, silencieuse, le chemin de la toubana.

Il lui restait le souvenir...

LÉON BELMONT.

FIN.





Fleur de L'Âme

par

Léon Belmont

— in —



# FLEUR DE L'ÂME

PAR

LÉON BELMONT

A Mademoiselle Nicolette HENNIQUE.  
Hommage sympathique.

I

Quel beau vieillard c'était que *Plume-Blanche* ! En lui, tout inspirait le respect : son geste plein de bonté, sa parole, son regard, sa démarche lente et noble, son grand corps à peine courbé sous le poids des années, ses longs cheveux blancs relevés en touffe au sommet de la tête et qu'or-

nait toujours une plume orgueilleuse et fière, son air grave et digne..

Il vivait entouré de l'estime des siens et brillait parmi les vieux guerriers. Dans les conseils, son avis prévalait toujours ; on avait foi en sa vieille expérience et rien ne se faisait sans qu'au préalable il ne fût consulté.

*Sa toubana*, cachée au milieu des arbres comme un nid d'aigle dans le creux du rocher, était un éden enchanteur où il achevait ses jours en compagnie de sa fille, son unique enfant, frêle fleur sur laquelle il concentrait ses espérances, sa joie, tout son bonheur ici-bas, — et de son fils adoptif, orphelin qu'il avait recueilli en souvenir d'un ancien compagnon de chasses et de guerres.

## II

*Fleur de l'Ame !* C'était son nom.

Doux nom de bonheur, d'amour, de poésie et de sentiment comme les Caraïbes en avaient le secret.

Qu'elle était belle ! quels rayons



dans ses grands yeux noirs ! Quelle finesse, quel aimable malice, quelle bonté dans son sourire !

Plume-Blanche avait bien raison d'en être fier !

D'épais cheveux plus noirs que l'aile d'un merle des bois, encadraient son joli visage aux lignes franches, harmonieuses et pures ; sa peau était brune et mate comme celle d'une sapotille ; sa voix était une mélodie suave ; son regard d'une bienveillance extrême, enivrait et charmait tout ensemble ; ses petits pieds auraient tenu dans une de vos mains, ami lecteur ; sa démarche était celle d'un être aérien ; on lui cherchait des ailes et, de même que la Camille du poète latin, elle eût couru sur les épis sans en faire ployer la tige. Tout en elle respirait un je ne sais quelle poésie exquise, quelle tendre rêverie, quelle grâce enchanteresse que la plume est impuissante à rendre. Le pinceau reproduirait plus avantageusement ses traits divins, à condition d'être tenu par un maître : Raphaël, l'Albane,

Véronèse ou mieux encore l'inimitable auteur de la *Joconde*, l'immortel Léonard de Vinci.

Elle était l'ange du Carbet, la joie de la toubana. Sa présence réchauffait les cœurs ; sa seule vue rendait meilleur. Elle était le rayon, le parfum. On l'adorait comme *Akambouc*, on la craignait comme *Mapoya* ; on se sentait joyeux de son rire et triste de sa tristesse ; ses moindres désirs dictaient des ordres auxquels on s'empressait d'obéir : sa voix, un chant d'allégresse ; son sourire, une lueur divine, une aube du paradis.

Heureux le père qui possédait un pareil trésor !

### III

*Autou et Fleur de l'Ame s'aimaient.*

Cependant, ils ignoraient l'amour comme la fleur ignore son parfum, le ciel son azur, l'océan son immensité.

Chaque jour, quand les rayons du soleil devenaient moins pénétrants, ils sortaient ensemble de la toubana et se dirigeaient vers le rivage de la

mer. Quelquefois ils se baignaient, mais le plus souvent, assis sur le sable, ils contemplaient au loin l'horizon qui s'empourprait des derniers feux du soleil.

— Ma fille, dit un jour Plume-Blanche à Fleur de l'Ame, cesse tes promenades ; te voilà grande et forte.

Puis s'adressant à Autou :

— Tu es maintenant un homme. Il faut gagner de l'honneur et devenir un guerrier redouté comme ton père. Tu subiras les épreuves, selon nos coutumes.

— Qu'il en soit fait selon votre volonté, mon père murmurèrent à la fois les deux jeunes gens.

#### IV

Comme aux jeux olympiques de l'ancienne Grèce, la réception d'un guerrier était l'occasion d'une fête solennelle chez les Caraïbes. On s'y préparait de longue main, et tous les habitants des carbets avoisinant celui où la réception devait avoir lieu, y

étaient convoqués et se faisaient un véritable devoir d'y assister.

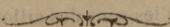
Au faite d'une toubana on hissait le hamac dans lequel le récipiendaire restait trois jours entiers sans boire ni manger pour s'habituer aux tortures que pouvaient lui faire subir les ennemis dans le cas où il deviendrait leur prisonnier. Ces trois jours écoulés, on l'emmenait au milieu de la place publique : là il devait lutter avec les guerriers les plus renommés et, autant que possible, sortir vainqueur de la lutte. Des juges étaient nommés qui l'observaient, prenaient note des moindres coups reçus ou donnés par lui et étaient chargés de prononcer sur l'épreuve.

(A Suivre).

# FLEUR DE L'ÂME

PAR

LÉON BELMONTÉ



Pendant le combat, qui ne durait pas moins d'une heure, ses parents l'exhortaient et l'encourageaient : « Courage, lui disaient-ils, courage ! ne faiblis pas ! Tu es fils d'un brave guerrier, souviens-toi. » Il devait ensuite atteindre de sa flèche un oiseau au vol, puis diriger une grande pirogue que montaient vingt rameurs. La tête d'un manfenil était brisée sur la sienne. L'oiseau mort, on arrachait le cœur

qu'on mettait à tremper dans une sauce pimentée ; des incisions avec une dent d'agouti, étaient faites sur le corps du guerrier, puis lavées avec la sauce au piment. Une plainte, un soupir, un geste et il ne pouvait plus figurer parmi les guerriers. On lui faisait ensuite manger le cœur du mansfenil et, ces épreuves terminées, s'il faisait une longue course, s'il maniait sans faiblir le terrible et pesant *boutou*, les juges rendaient solennellement une sentence par laquelle il était reconnu guerrier. On le conduisait alors au banquet où la place d'honneur lui était réservée et où des chants célébraient son adresse et sa vaillance.

Autou sortit vainqueur de toutes les épreuves qu'on lui fit subir. Il était de la première force à l'arc, sa flèche rapide atteignait le ramier dans son vol, nul ne savait mieux que lui maintenir une pirogue sur les flots soulevés et lancer avec plus de dextérité le lourd *boutou* comme du plomb.

Plume-Blanche, fier de son fils adoptif, l'embrassait en pleurant et Fleur-de-l'Ame, émue, souriante, joyeuse, le contemplait en silence et semblait dire : « Voyez comme il est beau, noble et fier ! Heureuse la femme qui aura pour époux un si vaillant guerrier ! »

Et son cœur lui murmurait tout bas : « Je serai cette femme. »

V

Les Arouages ont capturé une pirogue Caraïbe. Les hommes qui la montaient meurent dans les plus affreux tourments. Le sang répandu crie vengeance, et les anciens de la nation la veulent terrible, éclatante. Ils se réunissent à cet effet. La guerre est déclarée. Encore une fois les éternels ennemis vont être en présence.

Aïtou est le chef de l'expédition. Il est jeune, mais intelligent et brave. Les guerriers accueillent avec des cris d'allégresse la nouvelle de ce choix.

Le moment du départ arrive :

— Adieu, Fleur-de-l'Ame, dit Autou cherchant à dominer son émotion et pressant les mains de la jeune fille !

— Adieu, Autou, mon fiancé ! Mort ou vivant, je te serai fidèle. Je ne serai qu'à toi, à toi seul, je te le promets. Que le Grand-Esprit te protège ! Ah ! surtout, reviens vite, reviens victorieux, car sans toi, je mourrais !

Des larmes inondent son beau visage et ses dernières paroles se perdent dans un sanglot déchirant. Ses genoux faiblissent. Elle cache alors sa tête dans le sein de son père et, pâissante, entourant de ses bras le cou de Plume-Blanche, elle s'appuie sur lui pour ne pas tomber.

— Adieu, Autou, adieu, mon fils dit à son tour le vieux chef, je veillerai sur elle, nul n'osera toucher à ton trésor, nul n'osera y porter une main profane. D'ailleurs, Fleur-de-l'Ame, mon paradis ici-bas, ne peut être à d'autre qu'à toi. Mais tâche de



le mériter. Surtout, rapporte-nous, pendues à ta ceinture, les chevelures des ennemis scalpés par toi.

Les guerriers s'embarquent. A côté d'eux sont leurs armes : l'arc en bois de fer, le carquois plein de flèches, le *boutou* terrible et redouté, dont les coups sont mortels.

La septième lune commence. C'est l'époque du retour.

Avec quelle anxiété on attend les guerriers ! Que de mères, de sœurs, de fiancées, l'aurore a surprises invoquant le Grand-Esprit pour les êtres chers exposés à tous les dangers ! Que de larmes, d'ardentes supplications, de prières ferventes, de vœux, s'élèvent vers Akambouc portés sur les ailes d'azur de l'attente et de l'espoir.

## VI

Le ciel est sombre. De gros nuages noirs se succédant avec la rapidité de l'éclair, obscurcissent son azur. Le soleil, pâle, ne jette que de faibles rayons ; il semble se voiler la face pour

ne pas assister à la scène de désolation qui s'annonce ; l'agouti regagne son gîte ; les oiseaux effrayés volent par bandes et poussent des cris de détresse ; les fleurs courbent tristement leurs têtes décolorées ; les arbres, immobiles se préparent à la lutte ; la mer, au loin, blanchit d'écume ; la nature, haletante, suffoquée, dans un silence solennel, attend la venue de son terrible maître.

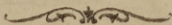
Un éclair sillonné la nue. Le tonnerre éclate. Sa voix stridente n'est pas encore éteinte qu'un bruit sinistre lui répond. Tout tremble...

(A Suivre.)

# FLEUR DE L'ÂME

PAR

LÉON BELMONTÉ



C'est l'ouragan ! L'ouragan avec sa fureur aveugle, vertigineuse, ses cris sauvages, ses hurlements, ses gémissements ! L'ouragan, levier gigantesque, qui soulève tout ; impitoyable machine qui broie tout sur son passage ; terrible moissonneur que nul ne peut arrêter dans son travail de destruction ! L'ouragan, instrument aveugle dans le grand concert universel, esprit infernal que semble

---

poursuivre le glaive vengeur de la justice divine !

La nature agonise. En vain elle se débat, elle gémit, elle implore, elle se tord désespérée dans les cent bras de ce Briarée impitoyable. C'est l'ouragan !

## VII

Mais le jour se lève. L'étoile du matin s'efface devant ses premiers rayons. La tempête, obéissant à une main invisible, s'est soudain apaisée. Les nuages que le vent balance mollement, laissent entrevoir l'azur du ciel, et les oiseaux, par des chants d'allégresse, fêtent le retour de l'astre du jour et de la brise accoutumée.

La plage est jonchée de débris et de cadavres. Des cris déchirants se font entendre. Scène de deuil que la plume se refuse à dépeindre.

Tous les guerriers ont péri, jusqu'au dernier.

Comme Moïse, ils ont exhalé leur

souffle suprême, en vue de la terre promise.

La fatale nouvelle, ainsi qu'un coup de tonnerre, s'est répandue dans tous les Carbets.

Les voyez-vous accourir, ces mères, ces sœurs, ces pères éplorés ?

Ils se dirigent vers le rivage.

Ces êtres si pleins de vie au départ ne sont plus maintenant que des cadavres glacés.

Affreux spectacle où plane l'image hideuse de la mort !

Quelle est cette jeune fille qui court échevelée, folle de désespoir et de douleur ?

A son approche, chacun s'écarte avec respect.

C'est Fleur de l'Ame, la fille de Plume-Blanche.

Autou, s'écrie-t-elle d'une voix éteinte, oh ! qui l'a vu ? Serait-il mort ? Répondez, mes sœurs, répondez, vous

tous qui m'entourez... Autou, mon amour ! Autou, mon fiancé !

Mais un groupe pressé attire son attention.

Elle s'approche, regarde, pâlit !

Ce cadavre que l'on entoure et qui porte encore au cou le *carocolis* du commandement, c'est le sien, c'est celui d'Autou.

Un cri se fait entendre, dans lequel semblent se résumer toutes les douleurs humaines.

Fleur de l'Ame est folle, mais de cette folie mélancolique et douce qui fait mal à voir.

— Mes plus belles fleurs, ô mon père ! Tressez mes longs cheveux noirs, ô mes compagnes ! apportez-moi mon collier de dents de requin ! tracez les plus brillants dessins sur mon corps ! faites-moi belle... Je l'ai vu, Autou mon époux ! Il est là qui m'attend... je veux être la plus belle de toutes !

Elle s'agenouille près du cadavre, le soutient dans ses bras, le contemple longtemps, avec amour, avec ivresse.

..... Je te l'avais promis, dit-elle tout bas, à toi seul mon cœur, mon amour, ma vie ! Unis pour toujours, nul ne peut désormais nous séparer.

Elle se couche près d'Autou, l'embrasse et pose sa tête sur le sein glacé de son ami.

— C'est le lit nuptial, murmure-t-elle.

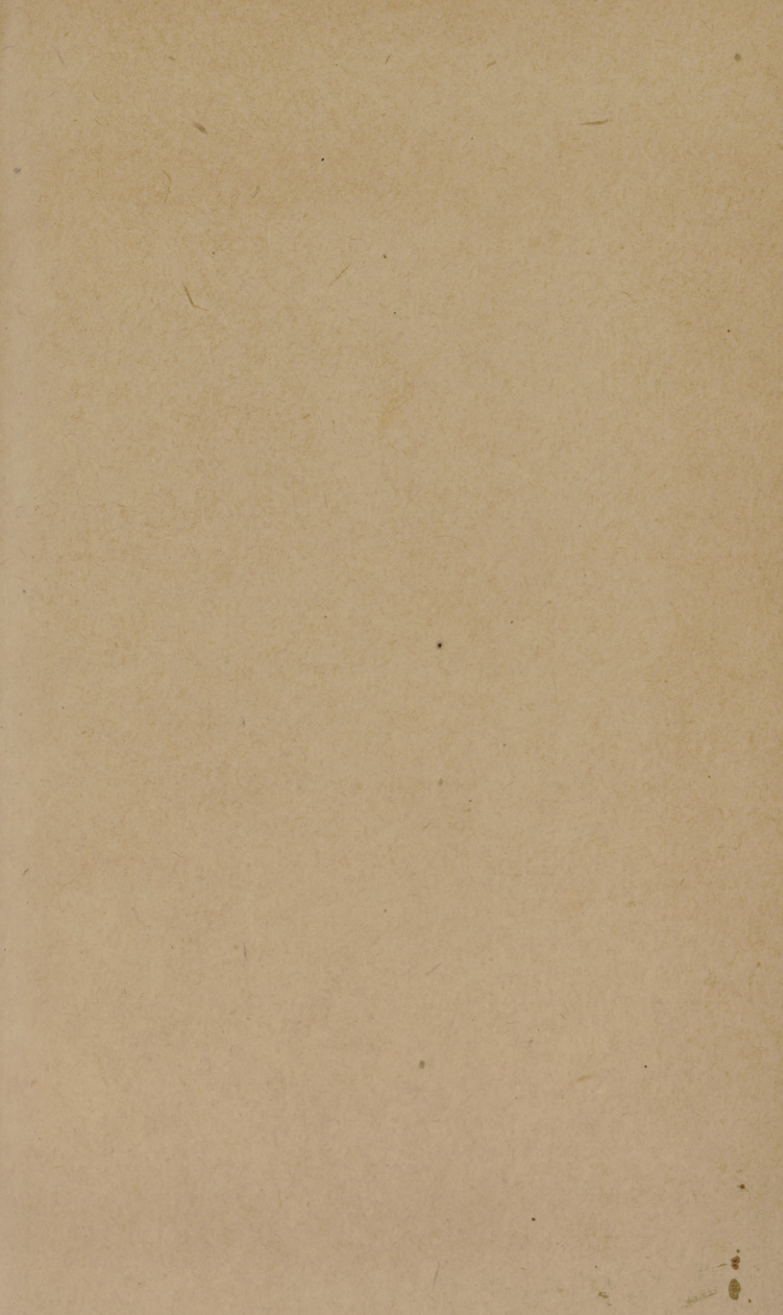
Comme Ophélie morte en cueillant des fleurs, elle meurt du baiser qu'elle a donné.

LÉON BELMONT.

FIN.

















---

FEUILLETON DE *L'AVENIR*

du 20 Juin 1907.

---

N° 1.

# COLLATION

---

A MON AMI R. GIRARD,

NOTAIRE

POINTE-A-PITRE.

---

Un de ces derniers dimanches — la promenade de Derrière-Morne était devenue impraticable — j'avais dirigé mes pas sur la route du Bas-du-Fort et je cheminai lentement, bayant, ma foi, un peu aux corneilles, lorsqu'arrivé en face du bassin du carénage, mon attention fut éveillée par un bruit de voix et de rires joyeux provenant d'une des petites cases qui bordent la route, à gauche. Je regardai et je vis, rangés autour d'une table recouverte d'une nappe en beau damassé bien blanc et chargée de gâteaux, de fruits, de confitures, de carafes, de fleurs, des jeunes gens et des jeunes filles qui s'amusaient avec l'entrain, la gaieté, l'insouciance propres à cet heureux âge où l'on ne voit la vie qu'en rose.

C'était une « collation », et je me reportai à trente ans en arrière, à l'époque où, moi aussi, je prenais part à ces joyeuses agapes enfantines, tout timide à côté de ma « petite amie » qui, déjà coquette et méchante, prenait plaisir à me taquiner, et devenant rouge

---

comme une fleur de flamboyant quand arrivait mon tour de débiter un compliment ou de chanter une romance. Ah ! ces douces heures, ces heures charmantes, que je voudrais les revivre !

Je continuai ma route, me remémorant le passé, le passé si doux et si triste à la fois, quand tout-à-coup je fus pris d'un rire fou qui fit seretourner et me regarder même avec inquiétude les rares promeneurs qui suivaient la même route que moi. C'est que le souvenir de mon pauvre ami Joseph, de son petit surnom Jojo, m'était venu brusquement à la mémoire et, avec, celui d'une « collation » à laquelle j'avais pris part, sur son invitation.

Mon bon Joseph qui, comme moi, était clerc de notaire, disparaissait régulièrement de la ville tous les samedis soirs pour n'y rentrer que le lundi matin. Où allait-il ainsi se délasser des fatigues de la copie figurée et de la grosse ? Personne ne le savait. On se posait la question sans, naturellement, pouvoir la résoudre. D'ailleurs, sur ce point, Joseph était muet comme une carpe.

Pourtant, un jour, il daigna me faire la confidence du secret qui intriguait tant tous ses camarades, après m'avoir toutefois fait jurer sur notre première communion — car, j'avais oublié de vous le dire, nous avions été ensemble à la Sainte-Table — que je serais, surtout ce qu'il me dirait, d'une discrétion absolue. Je lui fis, bien entendu, toutes les promesses qu'il voulut, je lui prêtai tous les serments qu'il exigea et il m'apprit alors qu'il faisait une « bonne mine » avec une créature charmante qui répondait au doux nom de Joséphine, et que c'était chez les parents de cette jeune fille qu'il se rendait tous les samedis aux Abymes. — Je te ferai faire la connaissance de Fifine, continua-t-il, tu



---

verras comme elle est belle, comme elle est bonne, comme elle est aimable, comme elle est prévenante, comme elle.....

— Elle a toutes les qualités réunies, quoi ! fis-je en l'interrompant, c'est vraiment une trouvaille superbe, une perle précieuse, et je t'en félicite, mon cher Joseph, et je comprends que tu tiennes à cacher à tous les yeux un trésor si rare, si précieux.

— Tu veux plaisanter, me dit-il d'un ton presque fâché ? mais tu vas voir, vilain incrédule, tu vas voir ! A bientôt ! — A bientôt !

Des jours, des semaines, puis des mois s'écoulèrent et Joseph ne me reparla plus de la promesse qu'il m'avait faite. L'avait-il oubliée ? Je n'osais lui en souffler mot, et cependant j'en brûlais d'envie, comme bien vous pensez.

Enfin, un jeudi je le vis arriver à l'étude et, se penchant vers moi, tout bas, presque mystérieusement, il me dit qu'il avait fait mon éloge aux parents de sa Fifine dans des termes tels qu'ils lui avaient aussitôt manifesté le désir de me connaître et l'avaient chargé de m'inviter à venir passer la journée du dimanche avec eux. Il ajouta qu'à cette occasion, dans l'après-midi, il y aurait une « collation » monstre à laquelle devaient prendre part toutes les jeunes filles et tous les jeunes gens du voisinage.

— On te connaît déjà, mon cher Noël, je t'ai dépeint de telle sorte, que tu n'auras qu'à te présenter pour que l'on sache aussitôt que c'est toi. Ah ! tu verras comme on sait bien faire les choses dans les « Grands-Fonds », et tu pourras aussi constater *de visu* que les « bitacos » ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. Sur ce, noble seigneur, salut et à dimanche, au « pipirite ».

---

Il était environ six heures, le dimanche matin, quand nous arrivâmes, Joseph et moi, sur la propriété de M. Graspouël, (c'était le nom du père de Mlle Joséphine). Tout le monde était déjà sur pied et, sous le « portico » devant lequel nous descendîmes de cheval, la famille nous attendait.

— *M. Châbin*, n'est-ce pas ? dit M. Graspouël en me tendant la main, soyez le bienvenu, monsieur.

Je regardai Joseph : il fit une légère grimace qui dissimulait mal une violente envie de rire.

Je m'inclinai devant Mme Graspouël.

— Charmée, M. Noël Châbin, charmée, fit-elle tout en répondant à mon salut, de faire votre aimable connaissance.

Je re-regardai Joseph : cette fois il demeura impassible.

C'était au tour de Mlle Joséphine, et je lui fis une de ces révérences, style Louis XV, à faire crever de dépit un petit maître.

— Mon...sieur (elle appuyait sur le *mon*), Châbin, votre servante, balbutia-t-elle rougissante, tout en faisant un « ta » majestueux.

Je comprenais : Joseph avait voulu se moquer de moi et, contre fortune faisant bon cœur, je me résignai à m'entendre appeler M. Châbin. C'était vexant, mais que voulez-vous ? dans la vie il faut savoir se faire à tout ; c'est de la philosophie banale.

On nous servit du café, préparé à point, à l'arome délicieux, suivi de l'inévitable « pouce » consistant non pas en un vulgaire « sec », mais en un rhum d'un âge déjà respectable et qui valait son pesant d'or, du lait tout écumant et tiède encore du pis de la vache ; du chocolat dégageant un subtil parfum de vanille et qu'accompagnaient de

---

la farine de mouchache blanche et fine, et de ces cassaves appétissantes, rondes comme une lune pleine et minces comme une feuille de papier à cigarette. Cela s'annonçait bien.

Mlle Joséphine s'empresait autour de nous ; mais, faut-il vous le dire franchement ? je l'avais jugée sur le portrait enthousiaste que m'en avait tracé mon ami et, ma foi, je trouvais l'original fort peu ressemblant. Ce n'est pas qu'elle fût laide, non ! au contraire, elle avait une jolie peau de sapotille, des yeux doux et charmants, une bouche mignonne recouvrant des dents éclatantes de blancheur, un ovale régulier, une chevelure abondante, noire et soyeuse ainsi que la robe emplumée du merle ; mais elle était affligée d'un embonpoint qui rendait sa démarche lourde, pesante, disgracieuse, elle avait un parler lent, monotone, qui agaçait à la fin ; mais elle *mettait un monde fou au balcon*, avait (voilez-vous la face, aimables lectrices) ! un ..... comment vais-je dire ? un..... un « *sizé* » près duquel celui de la Vénus hottentote n'était qu'un petit polisson, et puis, elle était bête ! bête à rendre des points à la belle madame X elle-même...

Léon BELMONT.

(A Suivre).

# COLLATION

A MON AMI R. GIRARD,

NOTAIRE

POINTE-A-PITRE.

---

Vers onze heures arrivèrent les autres invités de la famille Graspouël, et j'eus ainsi l'honneur de faire la connaissance de M. Stanislas Grosbec, conseiller municipal, de M. Sidoine Baspercé, marguillier, de M. Luc Sansdents, employé à l'état-civil, de M. Louis-Philippe La Trompette, commerçant aisé, de M. Alfred Quiouba, brocanteur de chevaux renommé, de M. Elphège Cassépucce, rentier, et de bien d'autres encore dont les noms m'échappent. Je leur fus présenté sous celui de Châbin, qui ne faisait pas trop mauvaise figure, vous en conviendrez, avec ceux que je viens de citer.

Le repas fut abondant et le vin à la hauteur. On nous servit du cabri en toutes sauces, des volailles rôties, en fricassée, des vol-au-vent succulents, un court-bouillon « mulâtre » délicieux, des agoutis aux bananes « piaca », une brandade de morue qui me fait venir l'eau à la bouche rien que d'y penser. Je m'en payai une bosse jusque-là ! jugez donc ! je n'étais pas à pareille fête tous les jours et, comme dans *l'Amphytrion* de Molière, je pus m'écrier :

*Le véritable Amphytrion  
Est l'Amphytrion où l'on dine,*

---

Nous étions encore à table lorsqu'arrivèrent les jeunes gens et les jeunes filles qui devaient prendre part à la « collation ». On se leva pour les recevoir, et la « scie » des présentations recommença pour moi. C'était M. Châbin par-ci, M. Châbin par-là, des : Ah ! que vous êtes gentil d'être venu ! Ah ! que vous êtes aimable ! M. Joseph nous a dit de vous le plus grand bien ! On m'appelait d'un côté, on me tirait de l'autre ; j'étais comme une sorte de bête curieuse que tous voulaient voir et entendre en particulier.

— A ce qu'il paraît vous faites des *verres*, me lança à brûle-pourpoint une mignonne brunette aux grands yeux clairs ?

— Mais oui, Mademoiselle, répondis-je.

— Et vous les vendez bien, M. Châbin ?

— Un peu, Mademoiselle, un peu, fis-je en me mettant à quatre pour ne pas rire, c'est, je vous l'assure, un métier bien ingrat !

— C'est difficile à faire, les *verres*, me demanda une autre curieusement !

— Pas trop, Mademoiselle, le tout est de s'y mettre.

— Comment les faites-vous, vos *verres*, M. Châbin ?

— Vous désirez que je vous l'apprenne, Mademoiselle ?

— Mais oui, M. Châbin, dites, je vous prie.

— Voici, Mademoiselle, une cuillerée d'huile de ricin, tous les matins, en se levant.

La plaisanterie était hasardée, même inconvenante, j'en conviens ; mais j'avais plusieurs petits doigts de vin de plus dans la tête, j'étais jeune et j'aimais à cette époque à *m'esbaudir* un peu aux dépens des autres.

Elles se regardèrent, ces demoiselles, un peu interloquées, puis ce fut un immense éclat de rire qui mit à découvert le plus riche écrin de perles qu'il ait jamais été donné à un mortel de contempler. J'avais craint qu'el-

---

les ne trouvassent ma formule « *Shoking* » ; mais du moment qu'elles riaient, c'était partie gagnée.

— Oh ! comme il est farceur, ce M. Châbin, fit l'une d'elles, quand l'explosion de gaieté dont je viens de parler fut calmée.

— M. Joseph nous a assuré que vous écrivez des *romances* dans les journaux, est-ce vrai, M. Châbin ?

— Ma muse ne plane pas si haut, Mademoiselle, répondis-je de mon ton le plus modeste, je me contente seulement de composer des « *bellairs* ».

— Ah !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, Mademoiselle. Tenez, le fâmeux :

*Mi pistaches bien... in.... in sec !*

est de moi, paroles et musique.

— Ah !

Et dans ce nouvel « *Ah* », il y avait un tel sentiment d'admiration pour mon humble personne, que j'en fus pénétré jusqu'au fond de l'âme.

Pendant que nous devisions ainsi, on avait dressé la table de la « collation » sous un énorme manguier aux larges branches feuillues que pénétraient quelques rares rayons de soleil. Nous allâmes nous y installer sous l'œil bienveillant des papas et des mamans qui se tenaient les uns debout, les autres assis, prêtant une oreille attentive aux gais propos circulant d'un bout de la table à l'autre. Et c'était un spectacle charmant que celui de cette jeunesse en fleur, tout à la joie de vivre, qu'un simple mot égayait, qui jetait à l'écho ses éclats de rire et de voix, sous cet arbre qui la couvrait de son ombre, au milieu de cette nature si verdoyante, si belle, si riche !

Le fils Grosbec, diseur élégant et spirituel, nous raconta les exploits de *Lapin* et de

---

*Zamba.* Il eut un succès épatant. M. Baspercé jeune, après s'être fait longtemps prier, déclama une ode de Victor Hugo, ce qui lui valut les applaudissements enthousiastes de l'assemblée qui, soit dit en passant, n'y avait absolument rien compris. Le branle était donné, et, chacun dut s'exécuter.

J'avais l'insigne honneur de me trouver tout à côté de M<sup>lle</sup> Joséphine, comme au repas d'ailleurs, au cours duquel, en galant cavalier, je m'étais montré pour elle un échantillon plus qu'empressé, malgré les coups d'œil furieux que me lançait Joseph et les signes désespérés qu'il me faisait et auxquels j'avais l'air de ne rien comprendre. Il savait que sa Fifine « *portait mal la toile* », comme disent les marins, et il ne voulait pas qu'elle eût sa petite « *boule* » ; mais moi qui tenais fort à la lui faire prendre, histoire de savoir si elle l'avait triste, gaie ou nerveuse, je lui avais servi vin blanc sur vin rouge, vin de madère sur vin de champagne, qu'elle s'était cru obligée, par politesse pour son hôte, d'avalier chaque fois le plus consciencieusement du monde. Et elle l'avait vraiment, M<sup>lle</sup> Joséphine, sa petite « *cuite* » ! Pour s'en convaincre, il n'y avait qu'à l'observer lorsque les yeux mi-clos, elle poussait des soupirs à fendre une pierre, ou bien lorsqu'elle coulait des regards langoureux vers Joseph placé en face d'elle, ou bien encore lorsqu'elle épongeait fiévreusement les grosses gouttes de sueur froide qui se succédaient sans interruption sur son visage.

Presque tous les jeunes gens et les jeunes filles assis autour de la table avaient déjà qui chanté une romance, qui débité un compliment, qui, à l'exemple de M. Baspercé jeune, déclamé une pièce de vers, un fragment de tragédie. C'est là, ne vous en déplaise, que j'entendis pour la première fois le récit de la mort d'Hippolyte, vous savez ?

---

*l'homme aux gardes affligés.* Moi-même avais recueilli une moisson de bravos avec le « *Canard en culotte* », monologue d'un chic, je ne vous dis que ça. Vint le tour de M<sup>lle</sup> Joséphine. Elle s'excusa de ne pouvoir chanter, prétextant une migraine affreuse. Je crois bien, les liqueurs qu'elle venait d'absorber, ajoutées aux vins qu'elle avait déjà pris, avaient allumé un volcan dans son cerveau. Pourtant, pressée par ses amies qui s'étaient aperçu de son état et voulaient s'en amuser — Oh ! les femmes ! perfides comme l'onde, a dit Shakspeare ! — elle se leva tout d'une pièce et, dodelinant de la tête, ouvrant et fermant les yeux tour à tour ainsi qu'un enfant qu'on veut faire dormir et qui résiste au sommeil, elle se mit à chanter :

*Jojo ka dit,  
Jojo ka dit, chè !  
Jojo ka dit,  
Jojo ka dit, chè !*

— Hé bien, que dit Jojo ? cria-t-on de par toute la table.

La pauvre Fifine qui n'avait plus conscience ni de ce qu'elle faisait ni de ce qu'elle disait, se croisa les bras sous *son balcon* où, décidément, *il y avait trop, trop de monde* et ajouta :

*Fifine maté douvant !  
Fifine maté dèyè !*

Puis, n'en pouvant plus, comme une masse, elle s'affaissa sur sa chaise.

Vous jugez de la stupéfaction de tous et de la tête que fit mon bon Joseph. Ah ! s'il avait pu se cacher sous la table !

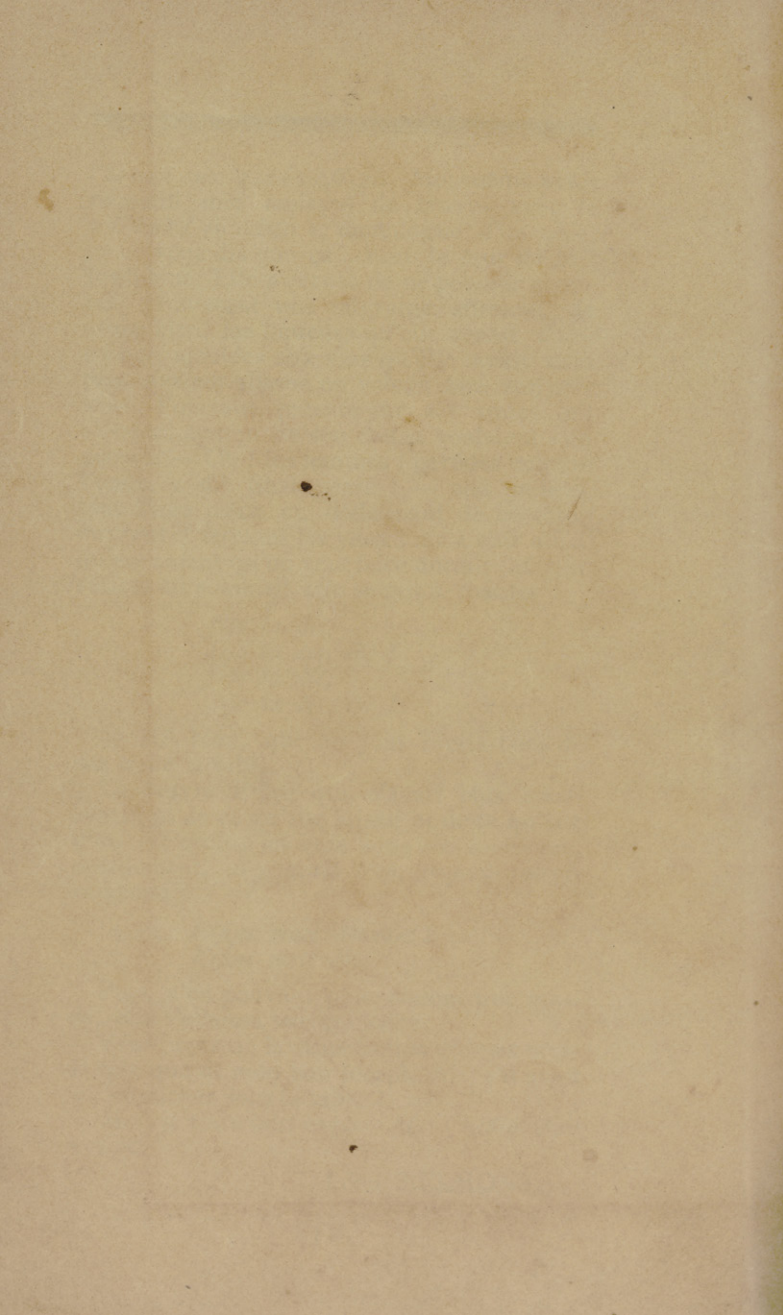
Moi, je riais sous cape ; *M. Châbin* était vengé.

Léon BELMONT.

FIN.











## LES TRIBULATIONS D'UNE « TOURNURE »

## A MA FEMME

Vous rappelez-vous le temps où toutes ces dames, jeunes et vieilles, belles et laides, portaient « tournure ».

— Pour ma part, je le regrette un peu, ce temps, car il m'a procuré de bien douces joies, m'a causé de bien agréables surprises, a fait bien souvent monter le rire à mes lèvres et était pour moi un sujet d'étude toujours nouveau.

— Mais voulez-vous me permettre de vous demander, ami lecteur, si vous eûtes jamais l'honneur ou le plaisir — à votre choix — d'avoir en main une « tournure » et de l'examiner tout à votre aise ?

— Votre question est oiseuse, me répondez-vous ?

— Je le comprends sans peine, car il ne faut être ni mari, ni frère, ni cousin, ni.... amoureux, ni curieux surtout, pour n'avoir vu même une fois, mais là ce qu'on appelle vu, cette **petite machine** que les dames se mettaient... quelque part pour avoir des rondeurs..... *qui donnaient envie de les tâter*, comme dit l'oncle Jacques du « Petit Bob. »

A cette époque j'habitais, place Gourbeyre, non loin de la caserne de Gendarmerie,

Enfin cette tournure..... **qui faisait sa Sophie**, n'arrivait qu'à accentuer plus encore les rotondités d'une jeune élève fraîchement émoulue du pensionnat de Versailles.

Si je regardais de plus près, je remarquais encore : la tournure « trépidante » — la « titanique » — la tournure « saule-pleureur », celle des vieilles filles enfin résignées à coiffer Sainte-Catherine, tournure qui, d'ailleurs, se conformait exactement à leur triste pensée — la « voyageuse », celle qui courait après un centre de gravité — la tournure « selle » — la tournure « papillon », celle qui voulait toujours s'envoler — « l'agaçante », celle sur laquelle on semblait voir un petit amour, debout dans le costume traditionnel, semant des baisers et lançant des flèches — la tournure « **m'en fou bin** »..... J'en passe.....

Mais pour une tournure bien portée, que de ridicules, de grotesques ! Je n'en citerai que deux exemples. Cette demoiselle longue, maigre, sèche, avait une tournure ! Je n'en dirai pas du mal ; mais enfin voulait-elle faire penser que tout son embonpoint s'était réfugié..... là ? — Et cette autre, petite, ronde, replète, « pleine comme un œuf », avait-elle besoin de tournure alors qu'elle en possédait déjà une..... si naturelle ?

J'arrive à notre récit.

C'était à la Pointe-à-Pitre, à une procession de la Fête-Dieu. Temps superbe, ciel d'azur, foule immense, quelques toilettes de bon goût, pompiers sous les armes (en ce temps-là ils n'étaient pas encore des libres-penseurs) fanfare municipale, oriflammes à toutes les fenêtres, fleurs, encens : rien ne manquait à la cérémonie qu'une jeune fille suivait accompagné de sa bonne.

Pas mal, la jeune fille. Jugez-en vous-même : un mignon, délicat minois, au teint légèrement ambré ; des yeux noirs, longs, langoureux et vifs à la fois, diamantés ; une bouche coquette, petite, aux lèvres d'un rose vif, avec des dents mignonnes admirablement espacées, d'une blancheur laiteuse ; une taille souple, aux ondulations de déesse ; des mains et des pieds à rendre jalouse la petite Cendrillon elle-même ; un ovale fin et régulier ; un front superbe sur lequel couraient quelques légers frisons ; des cheveux d'un noir de jais, abondants, soyeux, ramassés en touffe et laissant voir une nuque admirable.

Quelques jeunes gens marchaient presque à ses côtés et admiraient en détail tout ce qu'il y avait en elle de véritablement charmant. Et ils ne se gênaient pas, ces messieurs, pour dire tout haut leurs impressions qui arrivaient aux oreilles de la jeune fille comme une musique berçante et troublante tout à la fois.

— Qui est-elle, se demandaient-ils ?

Et les têtes s'échauffaient, les commentaires allaient leur train, les suppositions pleuvaient.

— C'est une étrangère, affirmait l'un.

— Pour ça, pas de doute, appuyaient l'autre.

— Elle doit être d'une des Communes sous-le-vent, car, avant-hier, étant sur les quais à l'arrivée du bateau, elle a débarqué devant moi. Maintenant, je la reconnais bien.

— Pas vrai, pas vrai ! exclama un quatrième.

Cette exclamation ne pouvait étonner, car, nous autres « Pointus », nous voulons avoir le monopole de tout, même et exclusivement

celui des jolies femmes. Cela renversait donc toutes les théories admises, reçues, accréditées, passées en articles de foi, que cette « charmante enfant », comme aurait dit notre cher et regretté ami Carolus, ne fût pas de la Pointe-à-Pitre. Mon Dieu, oui ! elle n'était pas de notre ville et c'était même la première fois qu'elle y venait.

Jouissant avec un orgueil bien légitime des compliments qu'elle entendait bourdonner autour d'elle ainsi qu'un essain de sylphes légers, notre jeune étrangère rougissait et pâlissait tour à tour. Toute femme est coquette et elle l'était, la jolie fille, car ses yeux pétillaient de plaisir et l'on sentait comme un frisson de joie courir en elle.

La procession continuait son cours au milieu des notes éclatantes de la fanfare municipale, du bruit des tambours de « ces braves pompiers », des chants, des détonations qui éclataient d'instant en instant quand l'héroïne de cette histoire porta avec inquiétude la main à sa..... tournure.

Que se passait-il donc ? Quelque chose d'anormal, sans doute, car elle se pencha à l'oreille de sa bonne et celle-ci tout aussitôt jeta un rapide coup d'œil sur la tournure de sa maîtresse. L'examen, quelque court qu'il fût, rassura entièrement la jeune fille. Elle reprit sa marche vive et légère, semblable à l'oiseau qui rase le sol de son aile. Pourtant peu à peu, cela se voyait clairement, son allure perdait de son assurance ; une certaine hésitation se manifestait dans tout son être, tandis qu'une poignante émotion se lisait sur son beau visage devenu tout pâle. Cette fois le cas était grave, oui ! bien grave, en effet, car la belle enfant sentait que sa tournure l'abandonnait. Elle faisait mine, à chaque instant, d'arranger les « bouillon-



nés » de sa robe ; mais cela n'était que pour se donner une contenance ou plutôt pour empêcher la chute que, de plus en plus, elle sentait imminente.

— Mon Dieu, se disait-elle avec terreur, que vais-je devenir ? Quelle honte pour moi ! devant tout ce monde ! moi qui suis étrangère..... O Vierge Marie, ne permettez pas, je vous prie, qu'un pareil malheur m'arrive ! J'entends déjà les rires, les quolibets de ces jeunes gens ! hélas ! ils seront pour moi sans pitié.

Et son pauvre petit cœur battait à tout rompre, son sein se gonflait, ses jambes se dérobaient sous elle, une sueur froide, glacée, l'inondait ; son cerveau était bien près d'éclater ; de grosses larmes lui montaient aux yeux et allaient se faire jour ; elle sentait enfin la vie l'abandonner et eût voulu voir la terre s'entr'ouvrir pour se refermer aussitôt sur elle.

Avec cela elle jouait de malheur. Tout décidément était contre elle et la fatalité semblait se mettre de la partie : pas un couloir où se réfugier ! Enfin, elle en aperçut un.

— C'est Dieu qui prend pitié de moi, murmura-t-elle.

Et une prière d'action de grâces monta de son cœur à ses lèvres, tandis qu'elle hâtait le pas. Mais elle comptait sans son hôte. Le grand « La Ficelle », qui faisait partie du groupe de jeunes gens dont j'ai parlé, avait remarqué qu'un bout de cordon, dépassant la jupe, traînait après elle. Avant même qu'on eût pu deviner ce qu'il allait faire, il posa le pied sur ce malencontreux bout de cordon et, tout aussitôt, comme un lapin joyeux échappé de la garenne, l'on vit bondir et rebondir sur le trottoir un petit animal étrange, inexplicable, contre lequel chacun

se garait avec effroi pendant qu'il prenait ses ébats.

On l'a déjà deviné, ce petit animal qui, un moment, avait jeté la terreur parmi ceux qui suivaient la procession, n'était autre qu'une « tournure », celle de la belle étrangère qui, rouge, honteuse, se précipita, suivie de sa bonne, dans le couloir que, tout-à-l'heure, elle avait aperçu comme une nouvelle terre promise. Et « La Ficelle », toujours galant, s'empressa de ramasser la tournure qu'il alla fort cérémonieusement, ma foi, remettre à qui de droit.

Vous croyez, sans doute, que cette histoire dégoûta à tout jamais celle qui en fût l'objet du port de la tournure ? Que nenni ! Ce serait, d'ailleurs, fort mal connaître la femme. J'eus plus tard le plaisir de revoir notre héroïne affublée d'une tournure qui avait l'air, cette fois..... de se bien porter. N'importe, il me semble qu'après semblable mésaventure, j'aurais envoyé au diable toutes les tournures du monde.

— Bah ! ne manqueront pas certainement de s'écrier celles de ces dames qui me font l'honneur de me lire, parce qu'un accident était arrivé à la tournure de cette jeune fille qui l'avait mal disposée, mal attachée, il fallait donc qu'elle renonçât à cet accessoire de sa toilette ?

— Accessoire ? vous m'en direz tant ! accessoire pour quelques-unes, oui, mais pour les autres ? Enfin, l'essentiel, mes dames, c'est que vous ne portiez plus de tournure.. .... et je vous en félicite !

Léon BELMONT.









---

FEUILLETON DE *L'AVENIR*

du 4 Juillet 1907.

---

N° 1.

# LE CALALOU

## DE MONSIEUR LE CURÉ

---

A mon ami Emmanuel Bilamour,  
Entrepreneur de Boucherie,  
Basse-Terre.

M. le curé, la messe dite, avait confessé à la hâte trois ou quatre vieilles dévotes en mal de quelques gros péchés, puis s'était empressé de regagner le presbytère. Assis dans une berceuse américaine, tout à côté d'une petite table ronde, en fer, il dégustait béatement sous sa vérandah un grand bol de chocolat encore fumant, tout en ruminant le menu de son dîner.

— C'est cela, disait-il en approuvant de la tête, des sardines, du beurre, des radis... oui, une omelette aux champignons... non, au jambon, puis se ravisant, aux champignons, ça vaut mieux ! et il fit claquer sa langue contre son palais. Un poisson au bleu ; il y en aura de beaux et de frais aujourd'hui ; j'ai vu le père Jacques partir pour la pêche ce matin, et il connaît les bons endroits, le malin ! Un petit poulet rôti, de la salade bien tendre et fraîchement cueillie... ça y est !

Il allait ouvrir la bouche pour appeler Jeannine, sa bonne, et lui donner des ordres, quand un de ses paroissiens se présenta devant lui.

Après avoir ôté son chapeau et passé un

---

doigt sur son front pour en chasser la sueur qui l'inondait :

— Bonjour, père, dit l'homme.

— Bonjour, mon ami, répondit M. le curé, que voulez-vous ?

— C'est que j'ai ma tante Angélique à toute extrémité, et je viens vous chercher pour lui administrer l'extrême-onction.

— Peste ! est-ce bien, bien pressé, mon ami ?

— Très pressé, père, au point que si vous ne vous dépêchez pas, nous pourrions la trouver morte à notre arrivée.

— Est-ce loin votre case ?

— Tout près, père, tout près.

— Hum ! grommela M. le curé, tout près, tout près ? je la connais, celle-là, et suis certain qu'avec votre *tout près*, vous allez me faire avaler quelques kilomètres.

— Non, père, un kilomètre au plus.

— Bien sûr !

— En vérité, père !

— Pas besoin, alors, de faire seller mon cheval ?

— Une petite promenade, père, je vous dis, qui vous fera du bien et manger avec appétit, au retour, vous allez voir.

— C'est bon !

Et M. le curé se fit apporter la petite sacochette contenant les huiles saintes qu'il remit à son paroissien, prit son chapeau, son parasol et se mit en route.

Son compagnon, sous prétexte d'aller au plus court, le fit passer par des chemins de traverse, des sentiers larges comme la main, mais au bout d'une heure de marche, ils n'étaient pas encore arrivés.

— C'est donc bien loin, votre case, demanda M. le curé qui commençait à trouver la route *par trop longue* ?



---

— Patience, père, nous allons arriver tout-à-l'heure ; un petit bout de chemin à faire encore.

Et ils se remirent à marcher.

Le vin était tiré, comme on dit, il fallait le boire ou plutôt avaler le calice jusqu'à la lie. Cette sainte réflexion donna du courage à M. le curé qui, à part lui pourtant, ne pouvait s'empêcher de *la trouver un peu forte* et grommelait entre ses dents :

— C'est ainsi qu'ils sont tous ! ils vous disent *tout près* et leur *tout près* est au diable. Une autre fois, bien sûr, je ne m'y laisserai pas prendre.

Enfin ils arrivèrent.

La case était pleine de parents, d'amis, de voisins qui, tous, s'écartèrent respectueusement pour laisser passer M. le curé. Celui-ci entra dans la chambre où se trouvait la malade, et se mit en mesure de lui administrer le sacrement de l'extrême-onction. Ceci fait, il consulta sa montre — il était onze heures et demie — et se disposa à reprendre le chemin du bourg. On voulut le reconduire, mais il s'y refusa, après s'être fait donner quelques indications, disant qu'il ne se perdrait pas.

Arrivé à un endroit où la route se partage en deux, M. le curé s'arrêta tout perplexe. Fallait-il prendre à droite ou à gauche ? Il se gratta la tête et, au petit bonheur, prit par la gauche. Il cheminait depuis longtemps déjà, sentant la faim lui tirailler l'estomac, car il était midi passé, et se demandant avec inquiétude ce que Jeannine lui avait préparé pour le dîner. Un soleil ardent, un soleil de plomb lui pesait sur la tête ; une chaleur accablante, étouffante, insupportable montait de la terre qui se fendillait par endroits. Pas un pouce d'air ! pas un bruit, si ce n'est ce-

---

lui des petites branchettes qui éclataient par moments, en faisant tac, tac ! Les grosbeecs, les mangeurs d'herbes, les sucriers, les pipirites, les petits-jaunes, suffoqués eux-mêmes par la lourdeur de l'atmosphère, s'étaient réfugiés sous le vert feuillage immobile des arbres d'où ils ne faisaient entendre aucun cri. Seuls, des merles, par groupe plus ou moins nombreux, traversaient l'espace, jetant un appel aussitôt éteint. On les voyait s'abattre à la cime de quelque grand arbre où ils faisaient comme des tâches noires, puis reprendre leur vol pour aller se reposer un peu plus loin.

— Pas possible ! fit M. le curé en cessant brusquement de marcher pour reprendre haleine et s'éponger la figure que baignait une abondante transpiration, pas possible ! je me suis sûrement égaré. Que vais-je faire maintenant ? mes pauvres jambes n'en peuvent plus ! si encore j'avais diné....

Et tout aussitôt lui apparut, ainsi que dans un rêve, la salle à manger si fraîche du presbytère où, sur une table recouverte d'une nappe bien blanche, son couvert s'étalait. Il se vit, assis devant cette table, dégustant le petit verre de punch au citron que Jeannine préparait dans la perfection ; puis, son *benedicite* bâclé, attaquer lentement son beurre, ses sardines, ses radis, passer à l'omelette toute chaude et dorée d'où s'échappait un appétissant parfum, entamer le poisson, la belle carangue que sûrement le père Jacques n'avait pas manqué de lui réserver, finir enfin par le poulet rôti à point et la fraîche salade. Il poussa un gros soupir et, se sentant défaillir, il ferma les yeux. Il les rouvrit presque aussitôt pour ne pas succomber sous le vilain péché de la gourmandise, et :

— Tout chemin mène à Rome, dit-il, celui-

---

ci me conduira bien quelque part.

Sur cette réflexion pleine de philosophie, il se remit en marche, non sans envoyer à tous les diables, dans son for intérieur, la mourante à qui pourtant tout-à-l'heure il venait de signer un passe-port pour le paradis. Bientôt il aperçut, au milieu d'un champ de cannes et de manioc, une petite case qui lui fit pousser un cri de joie, le cri du naufragé qui, perdu au milieu de l'océan, voit poindre une voile à l'horizon. Il hâta le pas. La case était celle d'un vieux bonhomme du nom de Jean-Noël qu'il connaissait parfaitement pour l'avoir vu nombre de fois au presbytère où il venait vendre des agoutis, des ramiers, des grives et des perdrix.

— Bonjour, bonjour, Jean-Noël, dit-il en entrant dans la case et en s'asséyant aussitôt sur l'unique chaise qui se voyait dans la pièce où il se trouvait.

— Bonjour, père, répondit Jean-Noël un peu interloqué, d'où venez-vous donc comme ça ?

Il lui raconta son odyssée et lui demanda s'il était encore loin du bourg.

— **P**our ça, oui, père, fit le vieux, et, fatigué comme vous l'êtes, vous ne pourrez jamais vous remettre en route maintenant.

Léon BELMONT.

(A Suivre).

---

FEUILLETON DE *L'AVENIR*

du 11 Juillet 1907.

---

N° 2.

# LE CALALOU

## DE MONSIEUR LE CURÉ

---

A mon ami Emmanuel Bilamour,  
Entrepreneur de Boucherie,  
Basse-Terre.

— Sapristi ! et moi qui n'ai pas encore diné ! Mais j'ai la gorge sèche, Jean-Noël, je crève de soif ; ne pourriez-vous pas me donner un peu d'eau ?

— Mais oui, père, avec plaisir. Un petit *sec* aussi, n'est-ce pas. Ça ne peut pas vous faire du mal, au contraire !

— Tout ce que vous voudrez, Jean-Noël, mais faites vite, j'étouffe, je n'en puis plus.

Et Jean-Noël alla ouvrir un vieux placard vermoulu qui se trouvait à l'un des angles de la salle et duquel il retira une bouteille anglaise qu'il éleva à la hauteur de ses yeux pour bien s'assurer qu'elle contenait encore un peu de tafia, puis entra dans sa chambre d'où il ressortit avec un verre que M. le curé scruta d'un œil curieux. Mais le verre était propre. Jean-Noël y versa deux doigts de tafia que M. le curé avala avec une satisfaction évidente ainsi que l'eau qu'il prit par dessus.

— Et vous dites, Jean-Noël, que je suis encore très éloigné du bourg ?

---

— Oui, père.

— Et moi qui n'ai pas dîné ! Vous avez déjà pris votre repas, vous, Jean-Noël ?

— Depuis longtemps, père.

— Et sans indiscretion, qu'avez-vous mangé ?

— Vous savez, père, que nous autres, pauvres gens de la campagne, nous ne sommes pas bien difficiles, et qu'un peu de farine trempée et un petit morceau de morue boucanée nous suffisent largement.

— Voyons, Jean-Noël, ne pourriez-vous pas me donner quelque chose à manger, n'importe quoi ?

— Hélas ! père, comment faire ? je n'ai rien.

— Des œufs ?

— J'ai vendu toutes mes volailles.

— De la morue ?

— Pour ça, père, il m'en reste encore un peu.

— C'est toujours quelque chose. Et des racines ?

— Pas même un petit *coco à malanga*.

— Diable ! diable ! inutile de vous demander si vous avez du pain ?

— Je n'en mange jamais, même quand je suis malade ?

— Allons, Jean-Noël, vous pouvez bien trouver quelqu'autre chose ? cherchez, mon ami, cherchez bien.

Jean-Noël se gratta l'oreille droite, la gauche, semblant réfléchir profondément, puis :

— Si vous vouliez un calalou, père, demanda-t-il un peu hésitant ?

— Un calalou ? c'est parfait, mon brave Jean-Noël ! Directement, Jeannine ne m'en a pas régalaé depuis longtemps.

---

Mais il réfléchit aussitôt que le calalou préparé par Jeannine était quelque chose de surfin, d'exquis, dans lequel il entrait du jambon et des crabes bien gras nourris préalablement, pendant quinze jours ou un mois, avec des piments et du maïs. Que serait-ce, celui de Jean-Noël ?

— Et vous avez tout ce qu'il faut, interrogea-t-il ?

— C'est-à-dire, père, que j'ai dans mon jardin du calalou et des gombos.

— Et de l'huile ? du beurre ?

— J'en ai un peu là, dans un coui.

— Pas un morceau de petit salé ?

— Hélas ! non, père.

— Tant pis, à la guerre comme à la guerre !

Jean-Noël sortit et revint peu après avec le calalou et les gombos qu'il mit dans une petite baille remplie d'eau et, tandis qu'après avoir lavé un canari, il allumait le feu, M. le curé, accroupi devant la petite baille et ayant relevé les manches de sa soutane, coupait les bâtons du calalou et les têtes des gombos, tout joyeux de cette besogne.

Le calalou était au feu et une grosse queue de morue trempait dans une casserole, tout près du foyer. Jean-Noël, dans un champ non loin de sa case, avait été cueillir quelques goyaves qu'il destinait au dessert de M. le curé. Celui-ci, inactif, ne sachant que faire, entra dans la chambre du vieux dont il se mit presque machinalement à faire l'inspection. Tout-à-coup, sur une traverse, au-dessus d'une paire de souliers religieusement suspendus à des clous entourés d'un morceau d'étoffe blanche, il aperçut un objet qui attira immédiatement son attention. Il s'approcha ; c'était un petit paquet que recouvrait une feuille de malanga et qu'entourait

---

un bout de ficelle. Il le prit, l'ouvrit et quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver un morceau entièrement gras de petit salé.

— Le malin ! fit-il, tout joyeux de sa trouvaille, il m'a menti, mais je vais lui réserver une fière surprise ?

Sans perdre de temps, sans même prendre la peine de jeter un peu d'eau sur le petit salé, il alla le mettre dans le canari sur lequel il s'empessa de replacer le couvercle. Et il attendit le vieux.

— Jean-Noël, Jean-Noël, lui cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut, arrivez donc ! Le calalou est prêt, et je n'attends que vous pour faire boucaner la morue et me mettre à table.

Jean-Noël mit ses goyaves dans un coui, entra dans sa chambre, ouvrit sa malle et en sortit une paire de couverts en étain et une serviette fleurant bon le vétiver. Il déposa le tout sur la table et, M. le curé ayant lui-même enlevé le canari du foyer, il boucana la morue.

M. le curé était maintenant assis devant la table, en face du canari de calalou soigneusement recouvert et d'une assiette dans laquelle se prélassait la queue de morue boucanée, arrosée d'un peu d'huile et accompagnée d'un piment *bonda man Jacques*.

— Tiens, tiens, tiens, fit-il, avez-vous du vin, Jean-Noël ?

Jean-Noël allait mentir, répondre non, mais il était bon chrétien et se souvint qu'un jour ou l'autre, il lui faudrait rendre compte de ce péché à M. le curé. Il se ravisa donc, et, comme à regret,

— J'en ai une bouteille, dit-il, mais que je réserve pour la maladie.

— Apportez-la, mon brave, fit M. le curé, et quand vous viendrez au bourg, passez au

---

presbytère, Jeannine vous en donnera une autre.

Jean-Noël s'exécuta, M. le curé découvrant alors le canari, plongea sa fourchette dans le calalou, en tira délicatement le morceau de petit salé qui ne s'était pas entièrement fondu sous l'action de la cuisson et le présentant à Jean-Noël, en clignant machinalement de l'œil :

— Hein ! qu'en dites-vous, Jean-Noël, qu'en dites-vous ?

— Où donc avez-vous pris ça, père, demanda le vieux tout surpris ?

— Vous vouliez me badiner, Jean-Noël, me badiner, fit M. le curé en déposant lentement le petit salé dans son assiette ; mais c'est mal, de mentir comme ça, c'est très mal ! Le bon Dieu punit toujours ceux qui déguisent la vérité. Vous aviez du petit salé là, dans votre chambre — et il en avala un morceau — et vous m'avez dit que vous n'en aviez pas !

— Ah ! Jésus-Marie-Joseph, s'exclama Jean-Noël, en joignant les mains ! *Ça ou fè là, pè ? cé épi tit salé là, moïn qua souiffé zani-maux à moïn quand yo malades !*

.....

Léon BELMONT.

R. I. N.















# BONTÉ D'ENFANT

A la mémoire de mes chers et regrettés filleuls

André AUREL & Josèphe PAOLE.

Il était assis sur le trottoir, le dos appuyé contre un des battants de la porte d'un couloir, la jambe gauche étendue tout de long, la droite, nue jusqu'au genou, recourbée et ses deux mains jointes reposant dessus. Sous un reste de chapeau ses longs cheveux noirs, embroussaillés, mêlés de quelques fils blancs, s'échappaient et retombaient sur ses maigres épaules. Des loques couvraient son pauvre corps, des haillons étranges, maculés de tâches, de souillures, d'une boue jaunâtre. Il était la proie de l'anémie qui avait boursoufflé ses joues, enflé ses mains et ses pieds, gonflé son ventre. Une plaie hideuse, tout près de la cheville du pied droit, laissait découler un pus épais qui faisait détourner la tête de dégoût. Ses yeux s'enfonçaient dans leur orbite et, autour de sa bouche grande ouverte que frangeait une légère écume, des

mouches, gourmandes, bourdonnaient et venaient se poser.

Des individus s'arrêtaient, enfants, bonnes, ouvriers, commis, qui le dévisageaient d'un œil curieux.

- Pauvre diable, disaient les uns !
- Il va mourir, s'exclamaient les autres.
- *Feignant !*
- Couli malade !
- Couli marron !
- *Travaille n'empile, l'agent pitit,*

*di riz pitit,* ricanait une vieille à la bouche édentée.

Et tous de se tordre.

- *Dindin oudin, dindin oudin !*
- Ka baille di riz, ka baille morte !*
- Dindin oudin, dindin oudin !*

Et l'on chantait, en battant des mains. Cela devenait très amusant !

Un monsieur bien mis passa et sourit d'un air entendu, puis une jeune femme, élégante et belle, qui hâta le pas. Un garde de police, attiré par le rassemblement et le bruit, survint et, jetant un rapide coup-d'œil par dessus le groupe qui entourait le malheureux indien, s'empressa de filer aussitôt, en murmurant entre ses dents : « Encore un vagabond ! »

Mais le *misérable* était indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Que lui importaient, du reste, les cris, les chants, les injures, le mépris de cette foule inhumaine qui se faisait un jeu de ses souffrances ? Le regard tourné vers le ciel azuré qu'illuminait un soleil éclatant et superbe, il semblait perdu comme dans une vague et douce rêverie.

Un jour, las de suer et de peiner, fatigué de manier la houe qui courbait son échine et le laissait, le soir, sans force pour recommencer la besogne du lendemain, il avait déserté la propriété sur laquelle il était engagé. Passant de commune en commune avec la crainte, toujours, d'être arrêté par la gendarmerie, il demandait l'hospitalité à ses congénères tantôt sur une habitation, tantôt sur une autre, faisant une « barbe » quand il en trouvait l'occasion, mangeant au hasard, à cette auberge de la Providence où il est si facile de pénétrer, couchant souvent à la belle étoile, dans un champ de cannes, avec une pierre pour oreiller ; puis, malade, n'en pouvant plus, il était venu échouer sur les pavés de la Pointe-à-Pitre où il espérait bien se faire admettre à l'Hôtel-Dieu, cette terre promise dont on lui avait dit tant de bien ! Et voilà que par une ironie cruelle du sort, les gendarmes et les gardes, sur le passage de quels il se mettait pourtant, semblaient le fuir, reculant ainsi la réalisation de son rêve depuis si longtemps caressé : une grande robe de chambre en toile bleue, un lit avec matelas et oreiller, boire et manger, ne rien faire de toute la journée !



Il avait mendie ; mais pour quelques âmes charitables qui lui avaient tendu la main, combien d'autres l'avaient sans pitié renvoyé à son syndic et à son « capitain » ? combien d'autres l'avaient chassé brutalement, plus brutalement encore que l'on ne fait d'un chien ? Aussi, brisé par la maladie, ses faibles jambes ne pouvant plus le porter, l'estomac tirailé par la faim maudissant la vie si implacable pour lui, était-il venu s'abattre, meurtri, désespéré, vaincu, sur ce trottoir où, résigné, il attendait la mort.

LÉON BELMONT.

(A Suivre).

---

---

# BONTÉ D'ENFANT

---

A la mémoire de mes chers et regrettés filleuls  
André AUREL & Josèphe PAOLE.

---

(Suite et fin)

Le flot des curieux, des indifférents, des méchants s'était écoulé, et l'indien resta seul. Il ferma les yeux et, soudain, la *vieille Pondy* lui apparut à la clarté éblouissante du soleil oriental. Il la revit avec le grand canal qui la partage en deux parties : la ville Blanche et la ville Indienne. Il lui sembla qu'il se promenait par les rues larges et aérées de la première et respirait le parfum des fleurs qui s'échappait des petits terre-pleins que toutes les maisons, peintes d'un blanc de marbre ou de couleurs éclatantes, ont devant leurs façades ; qu'il s'agenouillait tour à tour dans les deux pagodes, flânait dans le grand bazar ou bien, debout sur le rivage, suivait de l'œil les *chelingues* qui font communiquer la petite rade et la grande avec la terre. Puis il se voyait dans les vastes faubourgs de la ville Indienne noyés dans un Océan de verdure formé de tulipiers, de cocotiers, d'acacias et de tamariniers. Il marchait le long des rizières, le long des champs plantés de bétel, de tabac, d'indigo, d'arachides, de coton, de cannes à sucre, d'ananas, de légumes, d'arbres fruitiers, de menus grains. Il s'arrêtait, surpris, devant un cobra di capello ou *serpent à lunettes* qui s'enfuyait devant lui, et demeurait émerveillé en présence d'un de ces grands et forts éléphants capturés dans les marécageuses forêts de l'Himalaya ou sur les

bords fangeux du Gange. Des souvenirs d'amour remuaient aussi son cœur qu'ils faisaient battre éperdument. Et il revoyait celles qu'il avait aimées, qui l'avaient comme bercé de jouissances délicieuses, infinies ; il sentait leur sein ferme et dur palpiter sous la pression amoureuse de ses doigts ; leur souffle tiède caressait ses joues et leurs baisers longs et ardents versaient dans tout son être l'ivresse et le délire.

Soudain, comme un rayon de soleil perçant la nue orageuse, un enfant apparut au seuil du couloir. Il tenait un sou de pain dont ses doigts menus et potelés fouillaient la mie. Avec de grands yeux étonnés, il regarda cette loque humaine qui s'étalait là, devant lui. Comme s'il comprenait ce qu'il y avait de douleurs aiguës dans ce pauvre être, abandonné de tous, qui gisait sur le trottoir, il alla à lui et se penchant vers ce visage sur lequel la vie avait imprimé tout ce qu'elle contient de misères, de souffrances, d'atrocités, tandis qu'une de ses mains se posait sur l'épaule du *misérable*, de l'autre il lui présenta son pain d'un sou et d'une voix, d'une petite voix qu'il cherchait à rendre plus douce et plus caressante que possible, il lui dit :

— *Mangé, tanne..... tanne ;*

L'indien ouvrit les yeux et, devant cette séraphique apparition, ce petit ange au doux regard qui, seul, ouvrant le trésor de son cœur enfantin, venait en aide à sa tresse, deux larmes de reconnaissance coulèrent le long de ses joues pâles et doucement il murmura :

— Merci, capitain, merci !

Non, cher et bien aimé Bonhomme, cet âge n'est pas toujours sans pitié !









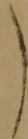





Comment je me suis marié

par

Léon Belmont





## COMMENT JE ME SUIS MARIÉ

---

*A mon cher ami d'enfance Hippolyte Beaumaris,  
Contre-Maître à l'Usine Marquisat,  
Capesterre (Guadetoupe).*

La lettre que le facteur me remit, portait la suscription suivante :

**Monsieur Noël LÉRAC,**

*Claire de Notaire,*

*Pointe-à-Pitre.*

et à l'angle supérieure de gauche : *Très pressée.*

Écriture inconnue. J'ouvris la lettre non sans curiosité et j'allai droit à la signature : *Paulin Paulinus.*

Paulin ? Paulinus ? qui cela pouvait-il être ? J'eus beau chercher, me creuser la cervelle, rien ! Diable ! que me voulait-il ce cher monsieur ? Pour sûr, ce n'était pas un client. Alors ? je fis un nouvel effort et le voile de mes souvenirs se déchira brusquement. Comme Archimède

découvrant sa loi de la pesanteur spécifique des corps, je m'écriai : j'ai trouvé, et tout aussitôt je me mis à lire ce qui suit :

« Anse-Bertrand, le 24 Janvier 18..

« Mon chère ami,

« J'ai l'honneur de vous faire part de  
« mon mariage avec Mademoiselle Hor-  
« tensia Balboudé dont vous connaissez  
« la famille, qui sera célébré le 21 février  
« à l'église de l'Anse, à dix heures du  
« matin. J'espère que vous voudrez bien y  
« assister avec votre famille à la béné-  
« diction nussiale aussi qu'au repas de  
« la nosse qui leur sera donné chez M<sup>r</sup>  
« Eugépiou.

« En attendant ce moment, Veuillez  
« agréer, mon chère ami, la surence de  
« mon attachement et de ma considéra-  
« tion très distingué.

« Votre dévoué ami,

« PAULIN PAULINUS. »

Il se mariait donc, ce brave « Paupau », car c'est ainsi que nous le surnommions chez les Frères ? Il avait pensé à son vieux camarade de classe ? Brave cœur ! et moi qui l'oubliais, qui ne me souvenais même plus de son nom ! Pourtant, à l'école, tout était commun entre nous, et « Paupau », qui ne mordait ni à l'orthographe, ni au français, ni au calcul, ni à rien eu un mot et qui, de plus, était l'incarnation de la paresse, se contentant de copier

mes devoirs, le plus tranquillement du monde avec le calme d'une conscience sans reproche. Que de bonnes parties n'avions-nous pas faites ensemble ! que de pierres lancées dans les manguiers de « Romainville », dans les acajous de « Chauvel », partout où il y avait des fruits ! que de promenades en canot ! que de bains de mer *Sous-le-fort*, à la « Grand'Baie » ou à Poucet ! Tout cela me revenait en même temps à la mémoire, et aussi qu'un jour « Paupau » avait brusquement quitté l'école, emportant livres et cahiers, pour se rendre à l'Anse-Bertrand où son père, charpentier de son métier, allait s'établir. Depuis, je n'avais plus entendu parler de lui, nous ne nous étions pas revus une seule fois et les années s'étaient écoulées, étendant sur notre camaraderie le linceul de l'oubli !

J'écrivis à *Paulinus* pour le remercier de son bon souvenir, le complimenter sur sa prochaine union et lui annoncer qu'au jour indiqué, j'aurais le plaisir d'être parmi ceux qui lui feraient cortège. A cette époque, j'étais jeune et vous le comprenez, ne demandais qu'à m'amuser. On m'avait fait un tel tableau d'une noce à la campagne, que je n'étais pas fâché de l'occasion qui m'était offerte de juger par moi-même de la véracité de ce qu'on m'avait rapporté.

Une chose toutefois m'inquiétait : j'avais tout ce qu'il fallait en fait de vêtements, sauf un habit ; mon panama était

flambant neuf, mais je n'avais pas de « gros chapeau » ; les gants aussi me manquaient. Pourtant, habit, « gros chapeau » et gants étaient indispensables ? Sans eux, comment faire ? grave question, car je ne pouvais décentement, moi citadin, me présenter à un mariage, surtout dans une commune rurale, en redingote et panama. Pour le coup, on se serait moqué de moi. Je fis part de mon embarras à quelques amis qui se mirent en campagne et me procurèrent, l'habit, le *bime bo*, de rigueur ; pour les gants, je me fendis en quatre et j'en achetai une paire.

Le 20 février, vers six heures du soir, je débarquais au bourg de l'Anse-Bertrand, où m'attendait l'ami Paulinus qui me sauta au cou, m'embrassa à m'étouffer et après un déluge de questions auxquelles je répondis de mon mieux, me conduisit chez ses parents où une chambre m'était préparée.

— Je ne puis te présenter ma fiancée, me dit-il, car elle habite la campagne. Tu la verras demain ; elle arrivera au bourg de grand matin. En attendant, veux-tu que nous allions faire un tour.

— Volontiers, fis-je.

Et nous sortîmes.

Pas beau ce bourg de l'Anse-Bertrand, avec ses vieilles maisons délabrées, son unique rue dans laquelle l'herbe poussait par places. Pas beau, avec ses deux ou trois lamentables boutiques

---

qu'une lampe fumeuse éclairait à peine / Avec cela, pas le moindre cri d'enfant, pas un aboiement de chien, pas la moindre clameur, pas le moindre bruit, rien / On se serait cru transporté dans une de ces maisons religieuses où le silence perpétuel est de règle. Les rares passants qui nous frôlaient, se retournaient pour me dévisager avec curiosité. Une morne tristesse, un implacable ennui, planait sur tout le bourg et l'on se sentait la poitrine oppressée, le cœur gros, en proie à un sentiment indéfinissable.

La journée du lendemain s'annonça magnifique. De bonne heure je m'étais levé pour procéder à ma toilette que je fis avec tout le soin, toute la minutie d'une femme du monde. Mon habit m'allait à ravir, mon pantalon ne faisait pas un pli, le nœud de ma cravate s'étalait irréprochable, on eût pu se mirer dans le vernis de ma chaussure, mon gilet était d'une blancheur immaculée, mes gants jaune-paille faisaient le plus bel effet et mon *tube*, coquettement posé sur l'oreille gauche, me donnait un petit air vainqueur dont j'étais tout fier !

Avant de me rendre dans la maison où l'on procédait à la toilette de la mariée et d'où l'on devait aller à la mairie, puis à l'église, je m'arrêtai un instant sur le pas de la porte et je constatai que le bourg si morne, si triste, si désolé la veille au soir, avait pris ce jour-là une certaine animation. Un mariage est un

évènement dans une commune, surtout quand les parents des époux sont considérés comme l'étaient les familles Balboude et Paulinus. Dames, jeunes filles, hommes, jeunes gens, la plupart venus des campagnes voisines, se dirigeaient vers l'église située à l'entrée du bourg. A chaque instant débarquaient des invités qui traversaient la rue au grand trot de leurs petits chevaux du pays, les uns ayant passé une « mauresque » sur leur pantalon noir afin de se préserver de la poussière et de la boue, les autres chaussés de « pattes à l'ours » ou d'espadrilles, tandis que leurs bottines, soigneusement suspendues à l'arrière de la selle, sautillaient de chaque côté de leur monture ; d'autres encore, un paquet sous le bras, avaient ramené sur leur poitrine où ils étaient rattachés par des épingles, les pans de leur vénérable « queue de morue » ; tous uniformément coiffés du « gros chapeau » dont les soies, pour la plupart, s'en étaient allées avec le temps...

J'étais désigné pour remplir les importantes fonctions de garçon d'honneur et, en ma qualité d'étranger, de « pointu », Paulinus avait tenu à m'adjoindre une « demoiselle d'honneur qui fût tout-à-fait à la hauteur », disait-il. Véritablement, son choix ne laissait rien à désirer. Avec ses grands yeux limpides que veloutaient de longs cils, son sourire attachant qui laissait entrevoir de petites



dents d'une blancheur laiteuse, sa chevelure noire abondante, relevée au sommet de la tête et qui la paraît comme d'un diadème, son cou délicat, sa gorge sculpturale, sa nuque idéale où de petites boucles frisottaient légèrement, sa taille onduleuse, ses pieds mignons que chaussaient d'élégants souliers mordorés à talon élevé, sa voix musicale et berceuse, Louise était vraiment une charmante jeune fille. En la voyant, j'eus presque un éblouissement et je m'inclinai devant elle comme devant une céleste apparition.

Je ne vous parlerai pas du mariage civil dont la célébration eut lieu par le ministère de M. le Maire en personne, brave campagnard à peu près illettré, à la face souriante, à la longue redingote de quaker sur les revers de laquelle plaquaient les bouts d'une large cravate blanche brodée, aux immenses souliers en peau de daim, et qui suait à grosses gouttes sous ses lunettes bleues en annonçant les dispositions peu folâtres du « Chapitre VI du Code Civil » à l'endroit du mariage.

Je ne dirai pas un mot non plus du mariage religieux que le curé, « petit bonhomme » sympathique, au teint couperosé, au nez en bec de perroquet, au ventre rebondi, entouré de toute la pompe possible. Je me garderai bien surtout de vous parler du chantre dont les nombreux « couacs » jetaient deci-delà une

note gaie sur la grave cérémonie ; de l'harmonium faussé depuis un siècle et qui, sous les doigts inhabiles du rustique organiste, poussait des cris à faire dresser les cheveux sur la tête ; ni du suisse enfin, superbe dans son pantalon de pompier, bleu liseré de rouge, son habit à basques carrés qui rayonnait de toutes les couleurs du prisme, son vaste gilet blanc aux boutons de nacre, ses grans de filoselle, ses escarpins à boucles d'argent dans lesquels s'épanouissaient à l'aise des pieds que l'on devinait n'être pas logés tous les jours à pareille enseigne, sa longue hallebarde que n'eût pas dédaignée un reître du moyen âge, son tricorne réformé de gendarme à pied, au pompon tricolore.

LÉON BELMONT,

(A Suivre).



## COMMENT JE ME SUIS MARIÉ

---

Le repas de nocé avait lieu à la campagne. Pour y transporter leurs invités, les deux familles avaient réquisitionné leurs parents, amis et connaissances, pos-esseurs de voitures, de wagons, voire même de cabrouets rustiques. C'était un spectacle vraiment comique que celui de cette longue file de véhicules si disparates, aux attelages variés, chevaux, mulets, bourriquets, bœufs qui se suivaient à la queue leu leu, à la suite de la belle voiture à capote toute reluisante dans sa nouveauté et où se prélassaient les jeunes époux, au milieu d'une escorte de gardes du corps, fringants cavaliers montés sur des petites bêtes aux jambes souples et nerveuses.

Après avoir, à l'arrivée, embrassé, selon la traditionnelle coutume, la mariée qui rougissait de plaisir sous son long voile blanc et le marié souriant ; après avoir pris un « vaillant sec » nécessité par les ardeurs du soleil dont nous

avons été gratifiés pendant le long trajet du bourg à la propriété de la famille Balboude, on nous fit entrer — les hommes, n'est-ce pas ! pas d'erreur ! — dans une vaste chambre où chacun s'empressa de changer de vêtements. Les dames, dans une autre pièce, ayant fait de même, on ne tarda pas à se réunir sous le vaste « portico » qui entourait la maison, en attendant le moment de se mettre à table.

J'allais m'approcher de ma belle demoiselle d'honneur qui m'avait déjà subjugué par tout le charme de sa poétique personne, lorsque je fus arrêté au passage par M. Pissenhant, conseiller municipal de l'endroit, à qui j'avais été présenté le matin même. C'était un ennemi politique du maire dont il disait le plus grand mal, le traitant d'incapable, de vendu et se chargeant, ajoutait-il, de le renvoyer à ses manioes aux élections prochaines. Un cercle nombreux se forma autour de nous, et bientôt j'entendis les choses les plus extraordinaires. Tous ces messieurs, jeunes ou vieux, les jeunes surtout, se révélèrent à moi comme autant de profonds politiques qui ne rêvaient que réformes radicales, bouleversements de fond en comble et n'aspiraient tous qu'à une chose : livrer l'assaut à toutes les situations, surtout aux plus lucratives. A les entendre, rien ne marchait droit ; tout était à refaire du haut en bas de l'échelle. La machine so-

ciale n'était qu'une vieille patraque à mettre au rancart. Ils se grisèrent à leurs propres paroles, s'empêtrant au milieu de grandes phrases creuses, soutenant les théories les plus enfantines, s'écoutant religieusement parler et se servant d'un langage émaillé de « dont auquel » et de « si ça fus-iez moi. » Tantôt ironiques, tantôt montés sur les grands chevaux de l'indignation, ils passaient tout au crible de leur critique, rien ne trouvait grâce devant eux. Quel choix d'orateurs, de légistes, d'administrateurs j'avais sous les yeux ! En vérité, je vous le dis, mes amis, jamais jusqu'alors je n'avais cru qu'il y eût tant de grands hommes..... heureusement inconnus ! à la Guadeloupe.

On vint nous prévenir enfin, qu'on allait se mettre à table. C'était le moment attendu avec impatience, car les estomacs commençaient à crier famine. Chacun alors s'empressa de gagner la « salle à manger » où les bonnes, dans leurs plus beaux atours, le « madras » constellé d'épingles et de broches sur la tête, le collier « chou », de corail ou de « ouabé » avec son gros barillet d'or au cou, faisaient circuler sur de larges plateaux le préliminaire apéritif. A table, comme bien vous pensez, je fus placé à côté de ma demoiselle d'honneur qui, décidément, commençait à me taper dans l'œil.

On a dit que toutes les noces de cam

pagne se ressemblent, cela est vrai ; mais mon ami Paulinus qui, depuis longtemps, nourrissait son projet de mariage, avait tenu à faire grandement les choses. Chapons, dindes, canards, pintades avaient été mis par lui en réserve de longue main et engraisés avec un soin tout spécial. Les vins étaient des meilleures marques qu'on avait pu se procurer à la Pointe-à Pitre. De leur côté les Balboude s'étaient piqués d'honneur et les lapins, le « jeune bœuf » le mouton, le cabri... comment dirai-je ? préparé à temps, le porc, tous gros, gras, dodus, à point, avaient été fournis par leur basse-cour.

Quel repas, amis lecteurs, quel repas ! je m'en pourlèche encore les badi-goinces, rien que d'y penser. Vieilles, carangues, vivannos, énormes, succulents, à la sauce mayonnaise — buissons de superbes « ouassous » — pintades bardées de lard et rôties à la broche — canards aux olives farcies — lapins braisés — dindes truffées — filet de bœuf à la financière — le classique jambon, non pas bourgeoisement glacé mais relevé cette fois par la sauce au madère — côtelettes de mouton, ragoût de mouton, épaules de mouton sautées à la provençale, gigots de mouton — bouchées aux queues d'écrevieses — vol ou vent — j'en passe : ce fut un interminable défilé de plats délicieux auxquels mon appétit de vingt ans fit le plus

grand honneur.

Je vous fais grâce des propos plus ou moins salés qui parvinrent à mes oreilles pendant le cours du repas, du flot de toasts plus ou moins abracadabrants dont furent submergés les jeunes époux, des pièces de vers déclamés avec un art à rendre jaloux Mounet-Sully lui-même, des romances larmoyées par de timides demoiselles, des chansons hurlées par les hommes, des grivoiseries débitées avec un sans gêne à nul autre pareil par les loustics de l'endroit. Tout cela prendrait beaucoup trop de temps, et je préfère vous parler de ma tout aimable voisine à laquelle, vous n'en doutez pas, je ne ménageais ni prévenances ni petits soins, comme doit le faire à pareil jour un garçon d'honneur qui connaît les usages. Mais à mon grand désappointement, elle ne répondait à tous mes propos galants que par *oui* ou *non* à peine perceptibles, et rougissait jusqu'aux oreilles à chacun de mes compliments. Cela devenait embarrassant et je ne savais plus que dire ni faire.

Au dessert je lui offris gentiment une tasse de crème aux noix d'acajou, dont la neige fleurait bon la vanille. Elle secoua la tête en signe de refus.

— Acceptez donc, mademoiselle. je vous en prie, lui dis-je, en insistant doucement.

— Merci, murmura-t-elle.

— C'est si peu de chose, si léger !

Elle me fit un nouveau signe de refus ; ce que voyant, je me tournai vers ma voisine de gauche, espérant être plus heureux de ce côté.

— Non, non, fit celle ci d'une petite voix d'enfant qui va pleurer, je suis *pleine*, monsieur, *pleine, pleine*, pas même long comme ça ne pourra passer. Et elle me montrait son petit doigt fluet sur la première phalange duquel elle posait le bout de son pouce.

Devant une affirmation si catégorique, je ne pus que m'incliner et, regardant Mlle Louise, nous sourîmes pour cacher l'inévitable envie de rire qui nous envahissait.

Vers huit heures, à l'exemple des mariés, toute la noce se leva de table. Les uns se placèrent sous le « portico », les autres se répandirent devant la maison, sous les tonnelles de pomme de liane et de barbadine, heureux « d'en griller une », tout en humant délicieusement l'air frais du soir qu'embaumaient des parfums troublants et exquis ; d'aucuns, trop bien lestés et poursuivis par la voix du *cent*, s'empressèrent de chercher dans les halliers voisins

..... quelque endroit écarté.  
*Où* de bien digérer ils auraient liberté.

Un orchestre se fit entendre qui, composé d'une clarinette d'un flageolet, d'un crincrin grincheux, d'un tambour de basque, d'un triangle et de l'obligatoire accordéon, jouait une de ces « biguines »



au rythme entraînant, que les créoles ne peuvent entendre sans éprouver aussitôt l'impérieux désir de danser. Ce fut une immense poussée vers le salon ; les couples se formèrent en hâte et commencèrent à tourner voluptueusement enlacés. Mlle Louise daigna me faire l'honneur de m'accepter pour cavalier, et nous nous joignîmes au flot pressé des danseurs. Inutile de dire, n'est-ce pas ? qu'elle dansait à ravir et avec autant de légèreté qu'un oiseau. Je sentais sa poitrine aux rondeurs exquises frôler par instants la mienne, son cœur battre à petits coups pressés son souffle tiède, parfumé, se mêler au mien.... et un délicieux émoi se répandre dans tout mon être.

Le soleil éclairait déjà la nature tout entière de ses chauds rayons, que l'on dansait encore. Mais il fallait pourtant s'arrêter. Les musiciens n'en pouvaient plus et demandaient grâce. On nous servit alors une *bavaroise* au lait tiède que parfumait un authentique genièvre de Hollande, puis du boudin tout fumant, pimenté à point, lequel fut accueilli avec un plaisir qui n'avait d'égal que l'empressement que chacun mit peu après à s'aller reposer.

A midi, après force punchs au jus d'acajou conservé, à l'ananas ou au citron, tous les convives se trouvèrent de nouveau réunis autour d'un plantureux banquet dont le cochon de la famille Balboudé faisait à lui seul presque tous les

frais. On nous le sert en effet en bou-  
dins, saucisses, andouillettes, en grilla-  
des, en double, en ragoût, que sais-je en-  
core ? Car — comme l'a dit Charles  
Monselet dans son spirituel sonnet *Au  
cochon* :

Car tout est bon en toi : chair, graisse, muscle,  
[tripe !  
On t'aime galantine, on t'adore boudin.  
Ton pied dont une sainte a consacré le type,  
Empruntant son arôme au sol périgourdin.

Eût réconcilié Socrate avec Xantippe.  
Ton filet qu'embellit le cornichon badin  
Forme le déjeuner de l'humble citadin  
Et tu passes avant l'oie du frère Philippe.

Mérites précieux et de tous reconnus !  
Morceaux marqués d'avance, innombrables,  
[charnus !  
Philosophe indolent qui mange et que l'on  
[mange !

Comme dans notre orgueil, nous sommes bien  
[venus  
A vouloir, n'est-ce pas, te reprocher ta fange ?  
Adorable cochon ! animal roi ! — Cher ange !

LÉON BELMONT.

(A Suivre).

## COMMENT JE ME SUIS MARIÉ

(Suite)

---

Comme la veille, je pris place à côté de M<sup>lle</sup> Louise qui, enfin moins timide, souriait aux banalités que je lui débitais. On se leva de table et, ma foi ! il en était plus que temps, car le déjeuner « au cochon » de la famille Balboudé devenait presque interminable. Les invités se réfugièrent les uns sous le « portico », d'autres au salon où les musiciens, remis de leurs fatigues de la veille et l'estomac lesté par le copieux repas qu'on leur avait servi, accordèrent leurs instruments et se mirent en devoir de jouer l'une de leurs plus gracieuses et plus entraînantes « biguines. »

Jeunes gens et jeunes filles s'enlacèrent et recommencèrent à danser de plus belle, comme s'ils ne s'étaient pas assez tremoussés toute la nuit.

— Eh bien ! vous ne suivez pas leur exemple, monsieur ?

— Hélas ! non, monsieur le maire.

— C'est drôle ! les jeunes gens d'à présent sont comme un « *vrai choual* : » plus ils galopent, plus ils veulent galoper.

Après cette réflexion plus que philosophique, M. le Maire me tourna le dos en assujettissant au bout de son nez ses amples lunettes bleues.

Mlle Louise s'était réfugiée dans un coin à l'un des angles du salon, et je ne tardai pas à aller l'y rejoindre. Nous causâmes de quoi ? de la pluie, du beau temps, de choses et d'autres ; mais ce que je puis vous affirmer, amis lecteurs, ainsi qu'une fleur qui ne laisse voir son calice que peu à peu, elle m'ouvrit son petit cœur et j'y pus lire comme dans un livre ouvert. Elle m'apprit qu'elle avait été élevée à l'externat des sœurs de la Pointe-à-Pitre ; qu'elle me voyait souvent à l'église, dans la chapelle de la Vierge, en face de la tribune où elle se tenait ; qu'elle connaissait à peine la Ville, mais qu'elle allait souvent, les jeudis et les dimanches, à la promenade sur le chemin des Abymes, au Bas de la Source, Derrière le Morne, et qu'elle se souvenait qu'un jour, un jeudi, à l'occasion de la fête de « notre mère, » on les avait conduites en promenade, ses compagnes et elle, à l'îlet « Calen » où elles s'étaient amusées, avaient vagabondé tout le jour et étaient demeurées pensives devant les vieux canons sans affûts, la gueule tournée tristement vers le « Mazarin, » glorieux, et mélancoliques débris de la valeur des anciens co-

lons ; et qu'enfin, ses études terminées et couronnées par le brevet d'institutrice, son père était venu la chercher pour la ramener à l'Anse-Bertrand.

— Et depuis, mademoiselle, que faites-vous, lui demandai-je ?

— Mais, monsieur, je vis ! c'est-à-dire, j'aide ma mère, qui commence à être fatiguée, dans les soins du ménage ; je couds, je m'occupe un peu de cuisine, je tiens les notes de mon père, je jardine, je lis..... et, l'après-midi, quand le soleil est tombé, je vais sur la grand-route ou à travers champs, dans les cannes, en compagnie de mon chien « Snob, » humer la brise du soir qui se lève et.... rêver.

— Vous recevez, sans doute des visites ?

— Parfois, le dimanche : des amies d'enfance, des connaissances ; voire quelques indifférentes.

— Et les jeunes gens, mademoiselle, vous sont-ils indifférents aussi, fis-je d'un petit ton..... malicieux ?

Oh ! monsieur, dit-elle en me regardant de ses yeux profonds, les jeunes gens ? hélas ! ils ne savent parler que de politique, cette affreuse politique qui rend tout le monde ennemi, quand on est dans un petit pays béni de Dieu où tous devraient être unis comme des frères ; ils ne vous entretiennent que de leurs parties de chasse, de pêche, de crabes, de coqs, de jeux, que sais-je encore, moi ? et si vous leur demandez de faire con-

naître leur pensée sur un historien, un romancier, un poète.

*Ils gardent de Conrart le silence prudent !*

— Mais vous, mademoiselle, qu'aimez-vous le plus ? les historiens, les romanciers ou les poètes ?

— Pour cela, Monsieur, répondit-elle avec un trouble délicieux dans la voix, les historiens, je les aime un peu, les romanciers, beaucoup et les poètes, passionnément !

— Pui-je savoir, mademoiselle, ceux des poètes que vous aimez si passionnément ?

— Qu'à cela ne tienne, monsieur !

Elle me nomma Hugo, Lamartine, Leconte de Lisle, Joséphin Souly, Alfred de Vigny, Sully Prudhomme, Joseph Autran, Victor de Laprade, et quand elle arriva au nom de François Coppée, elle me demanda l'autorisation de dire quelques vers de ce poète délicat.

L'autorisation, vous le comprenez, fut vite accordée et M<sup>lle</sup> Louise, qui avait des caresses dans la voix, se mit à réciter ce passage que Coppée a enchassé dans « Les Humbles. »

« Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois  
« A la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.  
« Pendant les tristes jours de l'hiver monotone.  
« Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,  
« Se balancent au vent sous le ciel gris de fer,  
« -- Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver ! --  
« Pourtant quand reviendra le temps des violettes,  
« Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes  
« Dans le gazon d'Avril où nous irons courir.  
« -- Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ? ..

— C'est beau, dis-je quand elle eut fini, comme tout ce qui sort de la plume de Coppée ; mais, mademoiselle, vous ne m'avez rien dit, dans la nomenclature que vous avez faite tout à l'heure, de nos poètes créoles ?

— Des poètes . . . . créoles, fit-elle en me regardant de ses yeux étonnés ?

Eh ! oui, mademoiselle, nos poètes . . . créoles sont tout petits, bien humbles ; ce sont des nébuleuses qui tournent autour des grands noms que vous avez rappelés ; mais il ne faut pas oublier que, tout modestes, tout humbles qu'ils soient, ils font honneur à notre petite patrie. Voulez-vous que je vous présente quelques-uns ?

— Certainement, monsieur, me répondit-elle avec empressement.

Alors, je lui citai : LÉONARD, diplomate, magistrat, auteur des *Idylles*, des *Saisons*, du *Voyage aux Antilles*, du *Temple de Guide*, de romans, qui mourut à Nantes, le jour où il devait s'embarquer pour rentrer à la Guadeloupe ;

SORIN, qui naquit à St-Martin, publia de nombreuses poésies parmi lesquelles l'*Ode à Mme St-HUBERTI* et mourut à la Martinique, en 1833 ;

POIRIÉ ST-AURELE, qui vit le jour à Antigue où ses parents avaient émigré pendant la période révolutionnaire, le doux poète des Antilles qu'on oublie trop aujourd'hui, membre du Conseil colonial, adjoint au maire, chevalier de la Légion d'Honneur et qui nous donna les *Veil-*

lées françaises, le *Flibustier*, *Cyprès et Palmistes* où se trouve, à la fin, le beau poème *Mussambé*, les *Veillées du Tropicque* et mourut à Ste-Rose, en 1855.

AUGUSTE d'ORGEMONT, notaire, dont les œuvres périrent avec lui, rue d'Arbaud, dans la matinée du 8 février 1843, mais dont un journal le *Commercial*, dont on retrouve encore des numéros, a conservé quelques poésies : *Pendant le bal*, *le Retour de Ste-Hélène*, *Rossignol et Colibri* ;

Le docteur TRÉBOS, de son pseudonyme JULIA DUVIVIER, l'ami de Poirié St Aurèle, et dont on trouve les productions qui malheureusement, ne furent pas éditées, dans le « *Commercial*, » « *l'Avenir et la Guadeloupe* ; »

OCTAVE GIRAUD, rédacteur à la « *Gironde*, » que Michelet et Hugo honoraient de leur amitié, auteur de *Rêve d'avenir*, *Fleurs du Tropicque* où l'on rencontre entr'autres choses, *la Rivière la Rose*, *la Créole et Une Fleur sur un Volcan*.

ARMAND RICHARDIERE, le poète d'Hélène, qui vint mourir à la Pointe-à-Pitre, à l'âge de 31 ans, d'une maladie de poitrine contractée en France ;

VALRY EGGIMAN, chef de bureau de la Direction de l'Intérieur, plus tard propriétaire de l'habitation « *La Rosière*, » au Petit-Bourg, d'où il envoya à son ami Anténor Vallée, alors rédacteur du journal la « *Guadeloupe*, » quelques-unes de ses poésies *A mes compatriotes*, *Sous les*



*Bambous, A la mémoire de Monseigneur Sibour, qui fut insérées dans ce journal ;*

CHARLES QUIN, l'intègre et loyal juge de paix, auteur des *Voix intimes* ;

MARBOT, Ordonnateur à la Guadeloupe, qui alla mourir à la Réunion et dont les *Bambous*, imitation en style créole, des fables du bon Lafontaine, sont remplies de grâce, de saveur et d'esprit ;

Enfin PAUL BAUDOT, le gai, le jovial, le spirituel, le pince-sans-rîre *Fondoc*, « notre poète national, » ainsi qu'on l'appelait dans la « Gazette officielle, » et qui écrivit une foule de contes, de fables, de récits, de chansons, voire même un opéra dont il composa les paroles et la musique.

Après cette énumération, je demandai à Mlle Louise la permission de lui dire une fable de *Fondoc* : *Les deux rats boulangers*.

— Faites donc, monsieur, dit-elle avec son sourire le plus enchanteur, je prends plaisir à vous écouter.

Je la remerciai de la bonne opinion qu'elle avait de moi et je commençai la fable :

“ Gnon jou, dé mauvais rats, insolents et gourmands,  
“ Tè qua drivé chimins tant con dé vié manants  
“ Dans case pas rentré, gnone tè qua dit l'aute ;  
“ Nous pas pouessés mon fils. Guétez douyant la porte  
“ Chien, chatt et pi bâton qui qua menacé nous.  
“ La mort pas bon, mon cher, simié rété dans trous.  
“ A souer, à l'Angélis. nous qué gagné l'église.  
“ Là, nous qué pe trouvé gnon pitit fouiandise :  
“ Dévoté aimé bonbons, yo toujours plein bitins  
“ Dans sancs, dans poche à yo ”

— Et quand j'arrivai à la morole :

“ Sa qui rivé yo là, qui ça qui sré douté ?  
“ Pou navigné faut vouér qui vent qui qua venté,  
“ Pas jamais pouantiqué métié ou pas connaité  
“ Si con ces rates là vous pas vlé rété bête,

Mlle Louise n'en pouvait plus, partit d'un joyeux éclat de rire qui s'égrenait comme un collier de perles dont le fil est rompu et qu'on laisserait tomber, une à une, dans une coupe de cristal.

Si Mlle Louise riait de son rire frais et cristallin, je ne riais pas du tout, moi, oh ! non Je me sentis tout à coup rougir, blêmir ; il semblait que je devenais vert, cramoisi, bleu et que ma figure reflétait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Je sentis des tiraillements douloureux par tout mon être : je voulus parler, mais la parole expira sur mes lèvres ; je désirais me lever, m'excuser, sortir du salon, m'en aller, — mes jambes se refusaient à me rendre tout service, je me sentais cloué sur place. Oh ! ce déjeuner des Balboude . . . . .

(A suivre).

## COMMENT JE ME SUIS MARIÉ

*(Suite et fin.)*

Un roulement sourd se fit entendre auquel succéda immédiatement comme un véritable éclat de tonnerre ! . . . Du coup, la musique cessa ; les danseurs, qui valsaient éperdûment, s'arrêtèrent et se retournèrent de notre côté. Des chuchotement se firent entendre parmi les messieurs et des rires étouffés parmi les dames que cachait mal leurs éventails. Alors, m'inclinant gracieusement devant Mlle Louise, souriant, bon enfant, je lui dis, avec le calme d'une conscience pure, à mi-voix, mais de façon que chacun pût entendre :

— Si vous avez honte, mademoiselle, dites que c'est moi . . .

Alors, son visage devint aussi blanc que cire, ses grands yeux étonnés me regardèrent fixement, comme une égarée et, portant la main à son cœur, elle tomba sans connaissance.

Un an plus tard, j'épousais Mlle Louise.  
Et voilà comment je me mariaï.

LÉON BELMONT.







Le Mari de Latchimy

par

Léon Belmont.

---

Dear Mr. [unclear]

[unclear]

[unclear]

[unclear]

[unclear]

[unclear]

[unclear]

[unclear]



# LE MARI DE LATCHIMY

PAR

LÉON BELMONT

---

A la mémoire du regretté ami Paul Hérisson,  
décédé à St-Pierre de Martinique.

Mon ami Georges, sa dernière bouffée tirée, secoua délicatement la cendre de sa pipe, qu'il posa avec des précautions infinies sur l'un des coins de la table près de laquelle nous étions assis, but une petite gorgée de rhum, fit claquer sa langue contre son palais, en signe de profonde satisfaction, puis commença en ces termes :

C'était à la Grande-Terre. Il n'avait pas encore neigé sur ma tête et je portais allègrement mes vingt ans, je n'ai pas besoin de vous le dire. Yeux clairs, dents blanches, le visage pas mal, ma foi ! les jarrets solides, le corps souple, aimant le mot pour rire, ne dédaignant pas le punch au citron ni l'absinthe amère : tel j'étais à cette époque. Depuis, tout cela

a bien changé ; mais, que voulez-vous ? il faut vieillir, c'est la loi de nature, nul ne saurait s'y soustraire. Par exemple, à l'encontre de tous ceux de mon âge, j'étais d'une sagesse, mais, là, d'une sagesse exemplaire. La vue seule d'une jupe me rendait tout chose. Oh ! ces femmes ! j'étais timide, gauche, bête à faire pleurer en leur présence... Sans avoir jamais su ce que c'était que l'amour, je les adorais toutes. Adoration platonique, tant que vous voudrez, mais qui pour moi avait son charme, charme délicieux dont, bien entendu, je ne pouvais encore me rendre compte. En somme, aucun souvenir n'habitait la solitude vierge de mon cœur ; aucun volcan n'y couvait sous la cendre ; aucune préoccupation n'altérait sa limpidité d'azur...

Vers 1855 ou 1856 — j'occupais « l'important emploi d'économe d'habitation ». Rude métier, je vous l'affirme, qui ne rapporte pas grand'chose, mais qui a son attrait. Se lever avant le jour, rester exposé jusqu'au soir aux rayons ardents du soleil ou sous la pluie, crier, tempêter, se faire de la bile quand le travail ne marche pas, se transporter d'un point de la propriété à l'autre, rentrer à la nuit fatigué, éreinté, souper le plus souvent de quelques patates et d'un morceau de morue sans huile, tout cela, je le sais, n'est ni gai ni rose. Mais j'aime la campagne, elle m'a toujours attiré ; j'ai pour elle un faible que rien ne saurait détruire, et

toutes ces petites misères que je viens d'énumérer en partie, ne me rebutèrent jamais ni ne me firent prendre en dégoût la carrière que je m'étais librement choisie. Et puis, faut-il l'avouer ? je jouis d'une nature contemplative, et cette poésie des champs que vous autres, citadins, ne saurez jamais ni comprendre, ni apprécier, me berçait et me berce encore, tout blasé que je suis, comme une mère fait de son enfant pour l'apaiser et l'endormir.

Je vivais donc tranquille, j'allais dire, et pourquoi pas ? heureux aussi. Je travaillais ; j'étais nourri, logé, voire même « médicamenté » ; mes besoins étaient restreints, mes vices nuls, à tel point que tous les mois j'économisais soixante francs sur les soixante-quinze que je gagnais ; religieusement, le dimanche, je me rendais au bourg pour assister à la messe et, régulièrement aussi, je déposais, chaque fois, à la quête, deux sous pour les pauvres ; je lisais parfois des romans que me passait la femme du propriétaire ou le gérant : ces lectures avaient pour moi un charme troublant et je garde encore le souvenir des larmes qu'elles m'ont plus d'une fois fait répandre ; enfin, je faisais le plus dévotement possible mes prières du matin et du soir. Dans la semaine, c'est moi qui mettais les cultivateurs de l'atelier à l'ouvrage ; c'est moi qui faisais défricher, sarcler, labourer, planter, fumer à temps voulu ;

---

c'est moi qui prenais note des journées de chacun et, la quinzaine venue, « faisais le salaire ». Pendant la récolte je surveillais la coupe des cannes et leur transport devant le moulin ; c'est moi qui faisais mettre le sucre sur « limande » et présidais à la fabrication du « taf ». J'étais heureux, je vous le répète, et j'en connais plus d'un qui l'eussent été à moins.

Tout, à mon avis, allait pour le mieux sur la meilleure des habitations possible, quand le propriétaire, qui n'avait pourtant pas à se plaindre de ses travailleurs créoles, s'avisa d'adresser une demande à l'administration pour obtenir des immigrants indiens. Ils arrivèrent, ces immigrants, et du jour de leur introduction sur la propriété, date le changement subit qui s'opéra en moi et causa mon malheur. Dès le matin, une charrette, attelée de trois mulets et qu'accompagnait le gérant, avait été les prendre à la Pointe-à-Pitre. Quand ils débarquèrent devant la maison principale, la nuit tombait. Ils étaient dix, sept hommes et trois femmes. Sur leurs visages amaigris se lisaient les fatigues et les souffrances du long voyage qu'ils venaient de faire. Ils se tenaient debout, en silence, un peu intimidés par les regards curieux des travailleurs créoles que l'annonce de leur arrivée avait attirés. Sur l'ordre du propriétaire, je leur distribuai une ration de riz, de morue et

de sel et je les conduisis aux cases qui leur étaient réservées. Des trois femmes, deux étaient mariées, mais la dernière me fit comprendre qu'elle ne l'était point et qu'elle désirait une case pour elle seule. Je la regardai alors. C'était une jeune fille d'environ seize ans, au corps frêle, mais non dépourvu de souplesse et de grâce, aux grands yeux noirs languoureux, aux sourcils arqués, à la peau brune légèrement duvetée, aux dents mignonnes, aux seins encore en boutons qui ne demandaient qu'à s'épanouir et à prendre leur gracieux développement ; sa taille, pour ne servir d'une expression bien usée, avait toute la finesse du corselet de la guêpe, sa chevelure, d'un noir de jais, d'une abondance peu commune, était roulée autour de sa tête avec cet art naïf qui défie les combinaisons les plus savantes, son visage était d'une coupe délicieuse et pure et ses lignes admirables étaient faites pour tenter le pinceau d'un peintre ou le ciseau d'un statuaire. Tout cela passa devant mes yeux comme l'éclair, et je sentis un trouble inconnu s'emparer de tout mon être. J'étais fou, amoureux fou de cette petite indienne... Le croiriez-vous ? l'amour m'était brusquement entré dans le cœur et y avait fait sa trouée avec la force d'un boulet de canon, ou d'un coup de foudre.

Le lendemain, comme à l'ordinaire, je mis tout le monde au travail ; mais

quand je vis la petite indienne s'avancer pour recevoir la houe que lui tendait le chef d'atelier, j'éprouvai un sentiment de profonde pitié. Ces mains mignonnes, aux doigts fluets, pourraient-ils manier le lourd instrument de travail ? ce corps si délicat resterait-il courbé des heures entières sur une besogne pénible ? cette charmante créature serait-elle exposée à l'ardeur d'un soleil de plomb ? Cela ne se pouvait, cela ne pouvait pas être !

— Jean-Noël, dis-je alors vivement au chef d'atelier, cette enfant est trop faible pour l'employer au « jardin ». Jusqu'à nouvel ordre, puisque *tan* Vincines est malade, elle prendra soin des enfants.

Quand vers neuf heures je passai devant sa case, je vis la jeune indienne entourée d'un cercle nombreux d'enfants plus ou moins vêtus et débarbouilles, envers lesquels elle remplissait gravement et consciencieusement son rôle de petite mère. Je m'arrêtai à la regarder. Elle ne put s'empêcher de baisser les yeux sous ce regard qui l'interrogeait jusque dans l'intime de son être. Je m'approchai. Elle me prit la main qu'elle porta à ses lèvres en me disant :

— Toi, bon capitain !

— Comment ! fis-je étonné et joyeux tout à la fois, tu parles le français ?

— Oui, répondit-elle, mais pas beaucoup.

Et dans un langage où se confondaient le français et le tamoul, que je devinai plutôt que je ne le compris, elle me raconta qu'elle avait été élevée à Pondichéry ; que son père était *causaman* dans une des grandes maisons de la Ville ; qu'à la suite d'une affaire qu'elle ignorait, il avait été chassé ; que, depuis, ne pouvant se placer nulle part, son père s'était vu dans l'obligation de s'engager comme cultivateur à destination des Antilles ; qu'elle avait dû le suivre. Le pauvre Malabare était mort de chagrin pendant la traversée. A ce souvenir une larme mouilla ses paupières. Moi-même, je me sentis tout ému.

— Comment t'appelles-tu, lui demandai-je !

— Latchimy, me dit-elle.

Je la regardai plus attentivement. Sa beauté irrésistible me grisait ; le sang me montait au cerveau et mon cœur battait avec une rapidité fébrile. Que se passait-il en moi ? je ne saurais le dire ; mais, avec l'instinct profond de la femme, Latchimy le devinait, elle ; car, elle s'enfuit précipitamment et alla se blottir dans l'un des angles de sa case, dérochant son frais et joli visage derrière un pan de son *achilé*. Je feignis d'être en colère et je fis mine de lever sur elle l'énorme « guépois » qui ne me quittait jamais, dans mes courses à travers l'habitation. Elle répondit à mon geste de menace par un provocant éclat de rire qui mit à dé-

---

couvert ses jolies dents d'un blanc de perle ; et, perdant toute mesure, toute retenue, sans lui donner le temps de se dérober à mon étreinte, je lui pris la taille et, la serrant avec force sur mon cœur, je déposai sur ses lèvres un baiser brûlant, un baiser de feu, le premier que j'eus encore donné à une femme.....

Ce baiser éveilla en moi tout ce qui depuis si longtemps y sommeillait. A partir de ce jour, Latchimy fut tout pour moi. Je ne voyais que par ses yeux superbes ; des heures entières je me surprénais à contempler la finesse de sa taille ; sa peau avait des tons d'ambre, chauds et chatoyants comme un rayon de soleil ; l'incorrection de son langage avait pour moi une saveur particulière, et ses espiègeries, ses fous rires, ses gestes ingénus me versaient au cœur je ne sais quelle joie calme et profonde.

LÉON BELMONT.

(A Suivre).



# LE MARI DE LATCHIMY

PAR

LÉON BELMONT

---

*(Suite et fin).*

Chaque jour, j'allais dans sa case et, assis l'un à côté de l'autre, ses mains dans les miennes, nous causions. Tout ensorcelé et naïf que j'étais, je ne pus cependant m'empêcher de constater que ma petite indienne était plus avancée qu'elle ne le paraissait. Elle savait beaucoup de choses et semblait surtout posséder des notions assez étendues sur l'art de mentir. Je vis que j'avais affaire à forte partie et que si Latchimy brillait de toutes les séductions de la femme, elle en connaissait aussi tous les artifices, toutes les ruses, tous les détours. Mais que m'importaient ces remarques ? J'étais amoureux fou, partant aveugle.

Les semaines s'écoulaient : nos relations restaient les mêmes. Mais à la vague inquiétude qui m'agitait, à la lave brûlan-

te qui coulait dans mes veines, je sentais bien que le dernier mot du bonheur n'avait pas encore été prononcé, et que tout ne s'arrêtait pas à ces serremens de mains, à ces baisers, à ces caresses dont nous étions si prodigues l'un pour l'autre. Ce n'est pas que Latchimy fût d'une conquête bien difficile ; mais elle avait conscience de sa valeur et, défendait sa vertu, quoiqu'au fond elle n'en fît pas grand cas, comme toutes celles de sa race. Elle avait des moments d'abandon charmant, mais elle se seprenait aussitôt, allumant tour à tour le désir et la colère ; souvent ses lèvres humides se rapprochaient des miennes comme pour quémander un baiser, puis soudain toute honteuse, elle baissait la tête, prête à pleurer, ainsi qu'une enfant surprise en flagrant délit de mensonge. Elle me rendait fou ; et quand elle voyait un éclair luire dans mes yeux, une flamme plus intense briller dans mon regard, un tressaillement secouer tout mon être, elle se faisait toute craintive, toute peureuse, elle avait l'air d'être épouventée de l'agitation qu'elle devinait en moi et semblait mettre sa faiblesse sous la protection de ma force. Alors, toutes mes ardeurs tombaient sous son regard suppliant qui me troublait jusqu'au fond du cœur.

Mais cela ne pouvait toujours durer ainsi. Je le comprenais bien. Je résolus donc d'avoir par la ruse ce que l'on semblait me soustraire avec un soin si jaloux. N'étais-je pas, d'ailleurs, autorisé à le faire par la façon — j'allais dire le sans-gêne — avec laquelle agissait envers moi la fille de

---

l'ancien *causaman* ?

Latchimy était coquette, d'une coquetterie qui n'avait pas sa pareille. Je n'avais pas voulu qu'elle portât ces affreuses robes de chambre en zinga ou en indienne que l'on donne aux immigrantes au moment de leur arrivée sur une habitation. Je lui avais acheté de la toile et du coton avec lesquels elle s'était fabriqué des « *dchilé* » en assez grand nombre. Elle me paraissait plus mignonne, plus élégante, plus jolie enfin dans le costume de son pays qui laissait voir ses beaux bras qu'on eut dit détachés d'une statue antique. Ce premier cadeau avait réveillé en elle une foule d'appétits que je m'étais empressé de satisfaire. Un jour, je la trouvai toute maussade. Je compris. C'était toujours ainsi qu'elle débutait lorsqu'elle désirait quelque chose, ou qu'un nouveau caprice lui passait par la tête.

— Latchimy est fâchée aujourd'hui, dis-je, je m'en vais. Et je fis mine de me retirer. Elle courut après moi, me saisit par le bras et me fit a-seoir à ses côtés.

— Toi, aimer beaucoup Latchimy ? me demanda-t-elle avec ce sourire charmant, ce regard à demi voilé qui allumait un brasier dans mes veines.

— Tu le sais bien, lui dis-je de ma voix la plus passionnée.

— Toi, veux faire plaisir à Latchimy ?

— Toujours, toujours, murmurai-je fondant mon regard dans le sien.

— Eh bien ! Latchimy veut que tu lui donnes des « *boulackque* » (anneaux d'o-

reilles).

— Non seulement des *boulackque*, lui dis je saisissant la balle au bond, mais encore des « *roles* ».

Elle se leva toute droite, les yeux brillants, les narines dilatées, pâle de joie ; elle ne pouvait en croire ses oreilles. Tout à coup elle se mit à bondir comme un jeune chevreau échappé, à battre des mains ; puis, le regard baigné d'une molle volupté, son beau corps se balançant comme une fleur sur sa tige, elle appuya doucement la tête sur mon épaule.

— Vrai, bien vrai ? me demanda-t-elle tout bas d'une voix de caresse.

— Oui, lui dis-je, mais à une condition. . .

— Quoi ? fit-elle anxieuse.

— Tu viendras chercher tes « *boulackque* » et tes « *roles* ».

Elle hésita une seconde, puis :

— Si Latchimy venir, toi donner encore une bague.

En entendant ces paroles, j'eus un mouvement de colère que je réprimai tout de suite. Je me dis que ma victoire était sans importance, puisque je l'obtenais avec tant de facilité. On m'avait assuré que les femmes sont comme des forteresses assiégées qui veulent bien capituler, mais à la condition de faire mine de se défendre. J'avais en conséquence bâti tout un plan prémédité, savant, enfin très ingénieusement combiné. Et, ô cruelle ironie ! voilà qu'à la première sommation, la citadelle se rendait sans coup

férir et dérangeait toutes mes combinaisons.

— Comme tu voudras, avais-je répondu à Latchimy.

Mon ami Georges s'arrêta un moment pour prendre haleine, bourra sa pipe, l'alluma, en aspira fortement quelques bouffées et continua son récit en ces termes :

Quand Latchimy entra dans ma chambre, tout dormait depuis longtemps déjà dans l'habitation. Je lui pris la main : la pauvre enfant était tremblante. Elle s'assit à mes côtés, devant la table, et je lui montrai les bijoux qui lui étaient destinés. Elle les essaya aussitôt, se leva, alla se mettre devant la glace, se regarda longuement, amoureusement se sourit à elle-même, puis vint se jeter à mon cou et me couvrit de baisers passionnés. Je la reçus toute frissonnante dans mes bras.

Mon bonheur ne connut pas de bornes. Latchimy avait beau être coquette, jalouse, menteuse, passionnée, elle mêlait à ces défauts un charme si grand, des câlineries si adroites, un art si parfait, que je lui pardonnais tout et que ses défauts même se changeaient pour moi en nouveaux attraits. Aussi, chaque jour mon amour pour elle grandissait et ajoutait un nouveau charme à ceux qui faisaient déjà de moi son esclave.

— Toi aimer Latchimy beaucoup, beaucoup ? me demandait-elle souvent.

— Oui, beaucoup, beaucoup disais-je. Et toi ?

— Latchimy aimer bien toi, aussi.

— M'aimeras-tu toujours ?

— Latchimy aimera toi tant que tu aimeras Latchimy.

— Tu ne me tromperas jamais ?

— Latchimy tromper si elle n'aime plus toi.

Un soir elle arriva tout effarée dans ma chambre.

— Qu'as-tu ? lui dis-je en remarquant son émotion et en la serrant contre mon cœur comme pour la défendre d'un danger inconnu.

— Moutou ! me répondit-elle d'une voix haletante, Moutou !

— Eh bien, Montou ? Que veux-tu dire ?

— Moutou suivi Latchimy : Moutou aime Latchimy et a fait des menaces à elle.

— Moutou t'aime, fis-je en fronçant les sourcils, il t'a suivie, il t'a menacée ?

— Oui, gémit-elle.

— Tu ne t'appartiens donc pas ?

— Latchimy donnée à toi ; Latchimy appartient à toi.

— Que peux-tu craindre de Moutou, puisque tu es à moi ?

— Moutou méchant, faire mourir Latchimy.

— Ne crains rien, lui dis je en baisant ses grands yeux gros de larmes et l'apaisant de mon mieux. Montou ne te fera rien, il ne touchera pas un seul de tes cheveux.

Et elle s'endormit confiante dans mes bras.

Le lendemain, à l'heure habituelle, je

ne vis pas venir Latchimy. Sous l'empire d'une inquiétude mortelle, je sortis, et, arrivé à mi-chemin des cases de nos cultivateurs, je fus témoin d'une scène étrange. Dans l'obscurité, je distinguai une femme qui se débattait avec énergie contre un homme qui cherchait à l'entraîner. Pas un cri, pas un mot, pas une plainte ; lutte acharnée, mais muette. Je devinai plutôt que je reconnus Moutou et Latchimy dans les deux ombres silencieuses. Je ne fis qu'un bond et, en moins de temps que je n'en mets à le raconter, Moutou était étendu à mes pieds. Je crois vous l'avoir déjà dit, j'avais alors les jarrets fermes et le poing solide. Moutou se releva en piteux état.

L'affaire, vous le devinez, fit du bruit. Moutou déposa une plainte et je fus condamné par le tribunal correctionnel de la Pointe-à-Pitre à trois jours d'emprisonnement et cinquante francs d'amende, pour coups et blessures. A ma sortie de prison, le propriétaire me signifiâ mon congé, disant que j'avais porté le trouble chez lui. J'eus une dernière entrevue avec Latchimy dans laquelle elle me jura une foi inébranlable et, le désespoir au cœur, je partis pour la Martinique.

Dix ou quinze ans plus tard, j'étais à la Pointe-à-Pitre, quand, pas ant par le faubourg des Abymes, je vis dans une de ces hideuses boutiques tenues par les Indiens, un visage qui me frappa et mit mon cœur comme en arrêt. Latchimy s'était-elle effacée de ma mémoire ? Oui et non. Le temps avait fait son œuvre ;

mais je gardais un souvenir attendri de cette jeune fille aux grands yeux brûlants, à la démarche onduleuse, qui avait été mon premier amour.

J'entrai dans la boutique.

— Monsieur Georges !

— Latchimy !

Nous nous étions reconnus. La pauvre femme restait tout étourdie devant moi, balbutiant, ne sachant que dire. Mais quel changement ! Ce n'était plus ma Latchimy d'autrefois si belle, si coquette, si pimpante et surtout si orgueilleuse. Elle avait maintenant des *mouchty* (anneaux de nez) ; ses dents mignonnes accusaient l'emploi journalier du bétel ; son petit corps si frêle que je craignais de le briser quand je le serrais sur mon cœur, avait pris des proportions disgracieuses ; et le *dchilé* avait disparu pour faire place à la robe et au madras de nos femmes du peuple. Je ne pouvais en croire mes yeux.

— Je suis mariée, Monsieur Georges, me dit-elle.

— Avec qui ?

— Avec Moutou, répondit elle le plus simplement du monde. Voulez-vous que je l'appelle ?

— Non, lui dis-je, c'est inutile. Adieu, Latchimy, adieu !

Et je m'enfuis, éperdu, le cœur déchiré par cette apparition cruelle qui venait de faire revivre mon passé.

LÉON BELMONT.

(FIN).

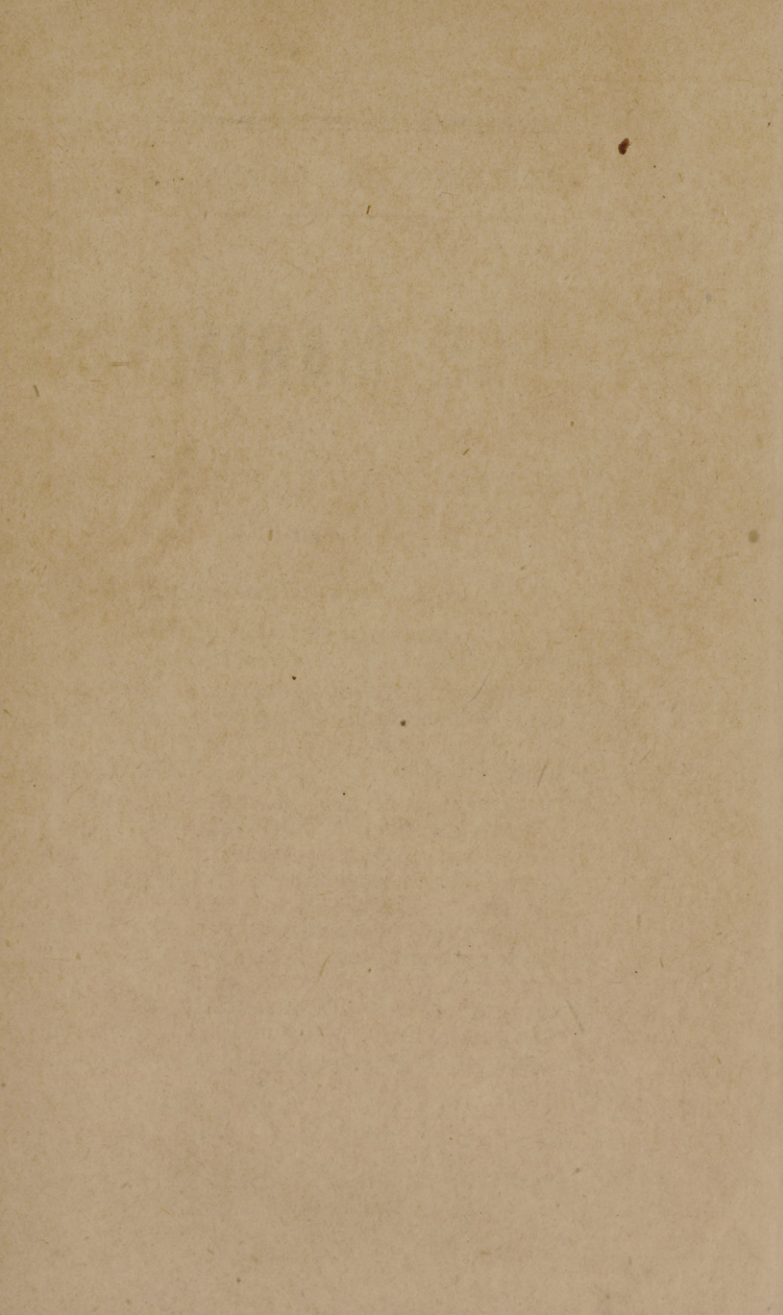






Le Mariage  
de  
Jean-Paul Trineau  
par  
Léon Belmont.

---



# LE MARIAGE

DE

JEAN-PAUL PRINEAU

---

*A M. Francis Honoré, négociant.*

*Hommage amical et affectueux.*

Tous ceux de ma génération — et ils sont, hélas ! clairsemés à cette heure — ont connu Jean-Paul, de son nom de famille Prineau.

Un beau noir aux jarrets d'acier, à la forte carrure, à l'air sympathique et franc, aux grands yeux expressifs, aux lèvres un peu épaisses que recouvrait une moustache fournie et soyeuse. Venu au monde avant l'émancipation, il n'avait pu jouir des bienfaits de l'instruction et avait d'ailleurs, jeune encore, perdu tous ses parents; mais, doué d'un esprit d'observation peu commun, qu'il mettait au service d'une intelligence ouverte, il avait fini

par se donner des manières polies, aisées, bref tout ce qui faisait de lui un homme presque distingué. On le citait pour sa politesse, ses façons aimables et enjouées et il était fier de jouir de l'estime de tous. Employé depuis plus de dix ans, en qualité de garçon de magasin, chez un des principaux négociants de la ville, il avait su, par la droiture de son caractère, par son honnêteté devenue proverbiale, s'attirer l'affection de son chef qui lui témoignait des égards, des prévenances, des attentions qu'il n'accordait pas d'ordinaire, même à ses principaux commis.

Jean-Paul, faubourg de Nozières, au Jardin des Plantes, avait, du fruit de ses économies, patiemment amassées dans le coffre-fort de son patron, acheté une petite maison qu'il avait fait réparer — car elle était bien délabrée au moment de l'acquisition — et même agrandir. Il vivait là heureux et content et dans la cour, une grande cour en contre-bas qu'il avait fait combler peu à peu : il y avait planté quelques cocotiers, un citronnier, un manguiier et installé une sorte de jardinet où, tout à côté des piments, des radis, des laitues, car il savait mêler l'utile à l'agréable, s'épanouissaient quelques rosiers communs, des crêtes-de-coq, du jasmin, un réséda, des violettes, voire des bégonias... C'était la demeure du sage, petite, mais commode.

Il tenait lui même son petit ménage ; tout était reluisant de propreté, tout offrait

l'aspect d'un de ces intérieurs flamands tant vantés en Europe. Tout avait sa place, rangé, épousseté, brossé, nettoyé, comme si une main de femme eût présidé à cet arrangement auquel il apportait un soin jaloux.

Le soir, quand il sortait de chez son patron, car celui-ci le nourrissait, il se rendait tout droit dans sa maisonnette et, assis devant sa porte, à califourchon sur une chaise en mauresque et bébélé, il fumait placidement sa pipe, ne pensant à rien, l'âme perdue dans une profonde rêverie que troublait seul le « bonsoir, monsieur Jean-Paul » que lui adressaient les passants et auquel il répondait avec une bonhomie quasi-protectrice.

Il n'avait que peu d'amis, sachant, quoi qu'illettré, que :

« Rien n'est si commun que le nom,  
« Rien n'est plus rare que la chose ».

Aussi le voyait-on presque toujours seul et c'est seul aussi que, le dimanche, après vêpres, vêtu d'une manière irréprochable, il allait faire sa promenade, un cigare à la bouche, sa canne à la main, soit Derrière-le Morne, soit au Bas de la Source.

\* \* \*

Personne ne lui connaissait de maîtresse. Il vivait chaste, sans désirs, le cœur en quelque sorte fermé. Non qu'il mépri-

sât la femme, mais plutôt par une peur presque instinctive. Il en avait tant vu, de ses camarades, faire des sottises, se compromettre, mal fuir même pour avoir trop aimé des gourgandines qui n'en valaient pas la peine ! Il s'était cuirassé contre toute tentation et avait fini par élever un mur entre la femme et lui. Et, certes, en vue comme il l'était, propriétaire, réputé pour avoir une certaine aisance, les occasions ne lui avaient pas manqué. Elles étaient venues à lui sous toutes les formes à maintes reprises ; mais il avait détourné la tête et passé son chemin sans s'émouvoir des œillades qu'on lui lançait, des offres qui lui étaient faites, des propos murmurés tout bas à ses oreilles, on avait fini par le railler, on l'avait surnommé *le saint*. Il s'en souciait peu, disant que la femme est un beau piment rouge qu'on peut admirer, mais qu'il faut bien se garder de porter à ses lèvres pour ne pas avoir à souffrir de sa brûlure.

Ce n'est pas que plusieurs fois, il n'eût songé à son isolement pour se demander s'il ne ferait pas mieux de s'établir, de se créer une famille, d'avoir des enfants comme tout le monde, surtout depuis qu'il approchait de la trentaine. Mais il avait réfléchi que la jeune fille selon ses rêves, n'aurait pas voulu de lui.

LÉON BELMONT.

(A suivre).



# LE MARIAGE

DE

JEAN-PAUL PRINEAU

---

*A M. Francis Honoré, négociant.  
Hommage amical et affectueux.*

Il désirait, en effet, épouser une femme élevée dans un milieu honnête, modeste, vertueuse, sachant lire et écrire, de bonne éducation, capable en un mot de faire son bonheur et donner à ses enfants bon exemple et bon conseil. La dessus Jean-Paul secouait la tête, car il connaissait les prétentions créoles, ou pour mieux dire cosmopolites, car sous toutes les latitudes, les jeunes filles, même sans dot, aspirent à mieux qu'à épouser un illettré, un garçon de magasin, pourtant honnête, qui transportait des sacs de riz sur une civière ou roulait des boucauts de morue sur les quais de débarquement.

Un jour, un samedi, un de ses rares amis dont c'était la fête, l'invita à venir, le soir même, chez lui prendre une tasse

de *chaudeau*, manger des gâteaux, boire quelques petits verres de frontignan et danser. Il s'y refusa, prétextant ses habitudes casanières, son peu de goût pour ces sortes de réunions, son ignorance de la danse, son excessive timidité; mais de guerre lasse il dut céder à la fin.

Le soir venu, il s'habilla et se rendit chez son ami où il trouva une compagnie assez nombreuse qui lui fit l'accueil le plus sympathique. D'abord gêné au milieu de tout ce monde qu'il ne connaissait qu'imparfaitement, il ne tarda pas à prendre pied, comme on dit, à surmonter sa timidité et à se montrer ce qu'il était, un homme aimable. On dansa. Jean-Paul n'avait jamais dansé de sa vie et, assis sur une chaise, dans un coin, il regardait s'amuser les autres, quand le maître de la maison, le prenant par la main, le conduisit en riant, à une dame à laquelle il dit :

— Marie Louise, ma chère, mon ami Jean-Paul, qui ne sait pas danser, vous prie de lui donner une leçon.

— Avec plaisir, répondit Marie-Louise, et comme il s'agissait d'une polka simple — la danse des mazettes — elle indiqua à Jean-Paul ce qu'il avait à faire. Il s'en tira, ma foi, à son honneur et la polka terminée, s'assit près de sa dame avec laquelle il se mit à causer.

Il était minuit passé quand on se retira. Jean-Paul fut désigné pour reconduire Marie-Louise jusque chez elle. Elle le fit

entrer dans sa chambre et, comment cela se fit-il ? il n'en sortit que le lendemain matin, emportant au fond de son être l'impression confuse de sa première nuit d'amour...

Quand il se retrouva dans sa chambre, Jean-Paul se crut l'objet d'un rêve. Il se demandait si ce qui venait de se passer avait bien eu lieu ? Assis sur son lit, le regard perdu, le cœur battant à se rompre, le corps lassé, il sentit une larme prête à couler de ses yeux. Pourtant le souvenir de Marie-Louis le hantait délicieusement. Il voulut chasser cette image loin de sa pensée, il éprouva contre cette femme un mouvement de rage ; mais il se débattait en vain, il la revoyait toujours là, devant lui, elle le troublait, il sentait son étreinte, le feu brûlant de ses lèvres collées aux siennes. Il voyait bien maintenant que c'en était fait, qu'il était pris à jamais, lié, garrotté, conquis car il ne pensait plus qu'à elle : il était vaincu !

\* \* \*

Le soir venu Jean-Paul, comme à l'ordinaire, s'assit sur le pas de sa porte, mais il n'y resta pas longtemps, agacé qu'il était par l'habituel « bonsoir, monsieur Jean-Paul », que lui jetaient ses connaissances et qui, l'arrachant à ses réflexions, le faisait tressaillir à chaque fois. Il rentra donc, mécontent, se déshabilla et ne tarda pas à se mettre au lit. Il sentit

---

aussitôt un doux bien être l'envahi, mais cela fut de courte durée. Les yeux ouverts dans l'obscurité ses mains posées sur son cœur comme pour en comprimer les battements trop précipités, il prêtait attentivement l'oreille. Il lui semblait qu'un léger bruit s'était fait entendre dans la pièce à côté ; qu'une main, poussait doucement la porte de sa chambre ; que des pas légers frôlaient le plancher, s'approchaient de son lit, qu'un souffle tiède lui caressait le visage et qu'un corps souple se glissait près du sien. Un nom, celui de Marie-Louise, lui montait aux lèvres ; mais, étendant la main, il ne rencontrait que le vide, et s'apercevait qu'il était le jouet d'une illusion décevante.

Ce douloureux cauchemar ne pouvait durer plus longtemps. Jean-Paul crut un moment qu'il allait devenir fou. Il se leva en toute hâte, se rhabilla et sortit. Peut-être une promenade de nuit à travers la ville allait-elle calmer cette fièvre. Il descendit les boulevards, prit par la rue de la Loi et se trouva bientôt sur la Place de la Victoire.

LÉON BELMONT.

(A suivre).

# LE MARIAGE

DE

JEAN-PAUL PRINEAU

---

*(Suite et fin).*

Là, des filles en robe de chambre et en pantoufles se promenaient, faisant la chasse à l'homme, sous l'œil quasi paternel des agents de police qui, comme on le sait, ont des yeux qui ne voient pas et des oreilles qui n'entendent rien. L'une d'elles l'appela, le suivit lui faisant des propositions; mais, pris de dégoût, le cœur soulevé à la vue du vice qui étalait son infamie en pleine promenade, il continua rapidement sa course vers les quais. Des navires nombreux étaient à l'ancre dans notre vaste rade dont les eaux calmes reflétaient à l'envi toutes les étoiles du ciel. Sur l'un d'eux, un matelot, d'une voix forte et pleine, chantait une romance

populaire dont ses camarades répétaient en chœur le refrain. Jean-Paul avisa un tas de bois de campêche sur lequel il s'assit, se laissant bercer par la chanson du matelot. Des mots chuchotés près de lui à voix basse l'arrachèrent à sa rêverie. Il leva la tête et à quelques pas dans l'ombre, il aperçut un couple qui s'enlaçait. Il se leva et s'enfuit la tête en feu, le désir au cœur...

Jean-Paul, on le devine sans peine, se dirigea vers la maison de Marie-Louise. Chez quelle autre, d'ailleurs, aurait-il osé se présenter à cette heure avancée ? Elle l'accueillit avec le sourire énigmatique que l'on voit errer sur les lèvres de pierre des grands sphinx qui, depuis tant de siècles, rêvent accroupis dans les sables brûlants de la vieille Egypte.

\* \* \*

Avec l'instinct si sûr qui est une des forces de la femme, Marie-Louise s'était dit que Jean-Paul reviendrait... et elle l'attendait.

Elle ne s'était point trompée.

Cet homme, en effet, qui était longtemps resté vierge de tout amour ; — cet homme qu'elle avait vu se pâmer sous ses baisers le soir où elle l'avait initié aux secrets de la volupté, cet homme fatalement devait lui revenir.

Aussi, le vit-elle apparaître sans surprise, mais non sans un certain orgueil qui alluma une flamme rapide dans ses yeux clai-

---

rs et lui fit répondre presque en tremblant aux premières paroles qu'il lui adressa.

Maintenant, la vie de Jean-Paul était désormais liée à celle de Marie-Louise. Pouvait-il en être autrement ; aurait-il la force de remonter le courant qui l'entraînait dans ses ondes voluptueuses ? L'habitude une fois prise, pourrait-il jamais s'en défaire ? D'ailleurs, Marie-Louise, en femme avisée, comprenant tout le parti qu'elle pouvait tirer de la situation que lui faisait cet homme honnête, mais craintif comme un enfant, saurait le tenir par mille liens et en faire sa chose, son bien, son esclave

Dans tout le développement de sa beauté, Marie-Louise avait alors trente-six ans et était plus âgée que Jean Paul d'une dizaine d'années. Son histoire était banale : née au Morne-à-l'eau, elle était venue un jour se « louer » à la Pointe-à-Pitre où elle avait rencontré le « beau chevalier » que toute jeune fille entrevoit dans ses rêves ; elle l'avait aimé, s'était livrée à lui et le beau galant l'avait peu après abandonnée. Mais loin de se laisser entraîner, comme la plupart de celles qui tombent dans les mêmes conditions, à prendre un nouvel amant, puis un autre et à rouler de chute en chute dans les abîmes de la galanterie vénale, Marie-Louise s'était ressaisie à temps. Avec une force d'âme que n'ont pas toujours ses pareilles, elle avait juré de ne plus aimer et tenu parole jusqu'au jour,

---

où rencontrant Jean-Paul, elle s'était jetée dans ses bras par une de ces réactions bizarres assez fréquentes chez la femme dont la nature est si complexe, avec toute l'ardeur et la fogue de ses désirs longtemps contenus.

Jean-Paul et Marie-Louise vécurent dès lors sous le même toit, dans la petite maison du faubourg de Nozières, et ce faux ménage que rien ne troublait eût pu servir de modèle à bien des unions régulières. On n'avait pas vu sans surprise ce rapprochement inattendu ; on en avait parlé et Marie-Louise avait eu à supporter les quolibets, voire même les outrages de celles qui, précédemment, s'étant offertes à Jean-Paul, sur lequel elles croyaient déjà passer leurs serres d'oiseaux de proie, avaient été repoussées non sans mépris ; mais elle avait tenu tête à l'orage, dédaignant de répondre, sachant bien qu'ici bas, rien ne dure et qu'on finit toujours par s'incliner devant le fait accompli.

Entourant Jean-Paul des soins les plus attentifs, sachant le respecter autant, peut-être mieux qu'une compagne légitime, modeste dans ses goûts, économe, rangée, bonne pour tous, serviable à l'occasion, compatissante aux malheureux, elle avait fini par occuper dans l'opinion cette situation enviée que les Anglais désignent par le mot caractéristique de « respectability ». On ne la nommait plus que « Madame Jean-Paul. »



---

Marie-Louis eût vécu ainsi jusqu' à la fin de ses jours, sans se préoccuper de sa situation irrégulière, lorsqu' une de ces personnes qu' on appelle « maîtresses d' instruction » et dont le métier consiste à apprendre le catéchisme aux petits enfants, vint la trouver et lui dit qu' une femme comme elle ne pouvait indéfiniment vivre dans le désordre et qu' il était temps de songer à « se convertir » .

— Pour cela, ma chère, objecta Marie-Louise, faudrait-il encore que je sois mariée ?

— Jean-Paul peut bien vous épouser, lui répondit la visiteuse, il y a si longtemps que vous vivez ensemble !

— Je ne pourrai jamais le lui demander.

— Il le faut pour le salut de votre âme.

— Savez-vous que la mort ne s'annonce pas et qu' elle vient au moment où l' on s' attend le moins. Réfléchissez, ma fille, il y va de votre bonheur éternel, je vous le répète.

— Non, fit Marie-Louise quand la « maîtresse d' instruction » fut partie, je ne pourrai jamais ! Et pourtant, reprit-elle après un moment de réflexion, quel obstacle pourrait s' opposer à notre mariage ? Ma première faute ? mais j' étais jeune alors, sans expérience, sans conseil, sans guide, j' ai aimé croyant que j' étais payée de retour ; je me suis donnée, sans prévoir, ni calculer les conséquences de ma chute.

Cette faute, ne l'ai-je pas réparée par ma conduite jusqu'au moment où j'ai connu Jean-Paul ? Depuis lors n'ai-je pas été pour lui tout amour et tout dévouement ? vivant avec lui, l'ai-je jamais trompé ? Ses moindres désirs ne sont-ils pas des ordres auxquels j'obéis avec joie ? Ne lui ai-je pas rendu l'existence facile et douce ? ne suis-je pas son esclave soumise ? Quel reproche peut-il m'adresser ! Ah ! fit-elle, douloureusement, j'y pense : et une secrète terreur en ahit son âme, j'y pense ! je suis plus âgée que lui, et ce sera là peut-être l'empêchement, le seul ! je suis son aînée, c'est vrai, je ne puis le nier ; mais ne suis-je pas toujours belle ? Puis, se plaçant devant une glace, elle se contempla longuement, longuement : qu'ai-je donc perdu de ma beauté, constata-t-elle avec une jole orgueilleuse, j'en connais beaucoup qui sont plus jeunes que moi et ne sauraient m'être comparées, tant le vice les a flétries avant l'heure. D'ailleurs on n'a jamais que l'âge qu'on se donne ; j'ai encore vingt ans et je sens que je les aurai longtemps ! Ah si j'avais des enfants continua-t-elle avec tristesse, pour leur donner un nom, une situation dans le monde, peut-être se serait-il décidé ? Les enfants font accomplir tant de choses qui sans eux souvent paraissent irréalisables ! mais Dieu m'a refusé cette douce joie... Je ne serai jamais mère !

Des larmes brûlantes coulèrent silen-

cieusement le long de ses joues.

\* \* \*

Quand, vers le soir, Jean-Paul rentra du travail, il trouva Marie-Louise assise dans la cour et si étrangement absorbée qu'elle ne s'aperçut même pas de sa présence. Il lui toucha légèrement l'épaule. Elle tressaillit à ce contact et poussa un léger cri. Il remarqua la tristesse profonde dont son visage était empreint.

— Qu'as-tu, lui demanda-t-il, après l'avoir embrassée comme à l'habitude ?

-- Mais rien, répondit-elle avec embarras et en essayant de sourire.

— Tu ne dis pas la vérité, reprit Jean-Paul, il s'est certainement passé en mon absence quelque chose dont tu ne veux pas me rendre compte.

Elle protesta, mais si faiblement qu'elle ne fit que confirmer les soupçons de Jean-Paul. Puis comme le mensonge répugnait à sa nature loyale, elle raconta la visite qu'elle avait reçue et la conversation qui s'en était suivie. Jean-Paul écouta Marie-Louise sans l'interrompre. Pendant qu'elle parlait, elle ne pouvait s'empêcher de le regarder avec une curiosité mêlée de crainte et d'inquiétude ; mais il ne laissa rien deviner de ce qui se passait en lui. Quand elle eut fini sur ces mots :

---

— Marions-nous, veux-tu ! nous serons si heureux !

— J'y avais déjà pensé, fit-il simplement.

Marie-Louise se jeta à son cou et longtemps ils se tinrent étroitement enlacés...

Le lendemain, Jean-Paul fit part de son projet de mariage à son patron.

— Je vous ~~en~~ félicite sincèrement, lui dit ce dernier, car la situation irrégulière dans laquelle vous vous trouvez, vous portait préjudice ; mais n'oubliez-vous pas, mon cher Jean-Paul, ajouta-t-il avec une légère pointe de malice qui n'échappa point au commis, que Marie-Louise est... plus âgée que vous ?

— Hé ! Monsieur, s'écria brusquement Jean Paul, sur un ton sentencieux : *N'oubliez-vous pas vous-même que les fruits les plus mûrs sont toujours les plus doux ?*

LÉON BELMONT.

(FIN).





Nécessité n'a pas de Loi

par

Léon Belmont.

---





# NECESSITÉ N'A PAS DE LOI

PAR

LEON BELMONT

A L'AMI E. CHAMPON,

Directeur d'Ecole.

*Au chercheur, au fureteur comme moi-même.*

Je me promenais quand je sentis quelqu'un me touchant légèrement et, me retournant, je vis mon ami Borr qui, tout souriant, me tendit la main.

— Que fais-tu là, me demanda-t-il ?

— Tu le vois, mon ami, je me promène et... j'observe ; mais à vrai dire, je m'embête en un mot.

— Tu es comme notre compatriote Privat d'Anglemont. Un jour qu'il s'embêtait, il fit la rencontre de Pothey qui, trouvant la chose si invraisemblable, le conduisit à Méry, à Balzac, à Dumas, à Alfred de Musset, à Eugène Delacroix, à

Eugène Sue, puis au peintre Bouchot qui mettait la dernière main à son chef-d'œuvre : « Les funérailles de Marceau ». Celui-ci voulut les mettre tous à la porte ; mais quand il eut appris de quoi il s'agissait, vite il prit les 14.000 francs qu'on lui avait apportés tout à l'heure et « ils allèrent essayer de distraire leur pauvre camarade ». Cette anecdote est vraiment charmante et Charles Monselet l'a reproduite tout de son long dans la notice qu'il a mise en tête de « Paris Anecdote », de Privat d'Anglemont. Moi, continua-t-il, je n'ai pas quatorze mille francs, que dis-je ? pas le moindre centime à dépenser pour toi, tu le comprends bien ? je suis plus que « raseur ». Mais je vais te conter une histoire que j'intitulerai l'Odyssée d'un gros chapeau et qui, certes, te désembêtera. Le veux-tu ?

— Va pour ton odyssée, lui dis-je, j'écoute.

Et mon ami Borr commença ainsi :

— Tu as connu Daph ? Il était de la commune du Lamentin et avait hérité de son oncle, Lolo Casécumal, qui s'entendait très-bien à faire suer son argent et celui des autres, d'une rondelette petite fortune qui le mettait pour longtemps à l'abri du besoin. Son premier soin, car Daph était pratique, fut d'acquérir, dans les hauteurs de sa commune, une petite habitation de quinze ou vingt hectares, mais en friche. Il s'était mis résolument à l'ouvrage, l'avait fait défricher, planter

et, au bout de six ans à peine, il s'était vu à la tête d'une jolie propriété caféyère, cacaoyère et vivrière tout à la fois. Il venait en ville chaque mois et, souvent, j'allais passer la journée du dimanche sur son « habitation ». comme il appelait lui même sa délicieuse campagne. Rien n'y manquait : bains, chasses, pêches d'écrevisses, d'anguilles et de « dormeurs » tout le long de la rivières, promenades, courses dans les montagnes, fraîcheur et ombre : c'était vraiment un séjour délicieux.

Daph avait épousé une belle jeune fille, comme lui sans parents, confortablement dotée, qu'il adorait et qui le lui rendait bien, d'ailleurs. Petite, brune, les cheveux un peu ébouriffés, les yeux fripons, la bouche, quand elle souriait, découvrant des dents petites de la plus éclatante blancheur, vive, preste, alerte, ressemblant à une gentille souris trottoyante, elle nous charmait par sa grâce, son rire joyeux, sa bonté toujours affectueuse. Sachant l'affection qui m'unissait à son mari, elle m'avait pris en bonne amitié et m'entourait des soins et des prévenances d'une sœur qui se sait fraternellement aimée à son tour.

Un jour que, assis dans le magasin, j'étais en train d'attendre les acheteurs, je vis arriver un exprès qui me portait un mot, tracé à la hâte par mon ami Daph. Il m'annonçait, Dieu sait avec quelle explosion de joie ! que sa femme, ma-

dame Lilice, comme je l'appelais, était accouchée d'un gros garçon et que, d'un commun accord, j'étais désigné pour en être le parrain. De la marraine, il ne m'en soufflait mot. Était-elle jeune ou âgée ? jolie ou laide ? cela, à dire vrai, me préoccupait un peu. Mais, baste ! je savais Daph trop homme de goût pour supposer, un seul instant, qu'il ne me donnerait pas une commère qui fût à la hauteur, comme l'on disait alors. Et je me surpris, épatant les gens du Lamentin par mon chic, donnant le bras à la plus jolie jeune fille du lieu, entrer pompeusement à l'église et, le cœur un peu ému, voir le prêtre procéder aux cérémonies du baptême. Juge donc ! c'était mon premier parrainage et tu dois penser si j'en étais fier ! L'on m'aurait demandé à céder ma place, je crois que pour tout l'or du monde, j'eusse refusé !

J'attendais le dimanche avec une sorte d'impatience afin d'aller présenter à Mme Lilice tous mes compliments, lui faire mes félicitations et lui adresser mes remerciements de l'honneur qu'elle m'avait accordé en me choisissant pour tenir son enfant sur les fonts baptismaux. Je la trouvais toujours belle sous sa pâleur, gaie, riante et surtout très fière d'avoir donné à son cher Daph un si beau et si gros garçon. Elle m'apprit que le baptême aurait lieu après ses relevailles, c'est-à-dire dans un mois ou deux.

A mon retour, j'achetai, sans plus tarder, tout ce qui était nécessaire pour la cérémonie. Pour mon filleul, un hochet et une cuillère en argent à ses initiales ; pour ma commère, une robe, un foulard et une jolie paire de « prunelles ». Tu le vois, je tenais à faire les choses grandement, le plus grandement possible. Pour moi, je me contentais de passer en revue ma garde-robe. Tout y était : bottines, pantalon, gilet, chemise plissée, redingote et jusqu'au « gros chapeau » que je venais de recevoir de France, enfermé non pas dans de ces boîtes en carton, si donc ! mais dans une boîte en cuir jaune, épaisse, solide et sur laquelle un homme comme toi aurait pu bien s'asseoir, en toute sûreté.

Le samedi, veille du jour où le baptême devait avoir lieu, mon ami Daph vint me prendre en voiture. Il me dit, en route, que j'allais être présenté à M<sup>me</sup> de Cassénéla et à ses deux demoiselles dont l'une devait être ma commère ; que si cette présentation n'avait eu lieu plus tôt, c'est qu'Alix était indécise sur le choix qu'elle devait faire et qu'en somme, je n'avais rien à regretter puisqu'il était sûr que les relations les plus franches et les plus courtoises s'établiraient entre la famille et moi.

M<sup>me</sup> de Cassénéla avait été bien belle en sa jeunesse ; d'ailleurs, elle en portait encore les traces. Son visage, vu de profil, était d'une pureté admirable ; ses

*un hibetot et un sachet contenant des gants ; pour la bonne,*

yeux expressifs pétillaient comme le feu ! ses cheveux noirs, abondants, dans lesquels on voyait courir ça et là quelques fils d'argent, peignés en bandeaux et formant quatre boucles à la nuque, conservaient encore leur aspect vraiment magnifique ; elle avait un port de reine ; sa taille était longue, flexible et chacun de ses mouvements révélait, si l'on peut dire, la souplesse mêlée à la grâce. Ses filles étaient l'une, blonde et l'autre brune. On les appelait, d'un petit surnom comme les créoles aiment tant à appeler leurs enfants, *Vava* et *Loulouse*, Valentine et Louise. Elles étaient belles, chacune à sa manière, mais étaient loin de ce qu'avait dû être leur mère dont elles ne possédaient ni les traits fins, ni la grâce, ni le sourire, ni enfin cet ensemble de noble fierté qui faisait, dans sa jeunesse, comme un essaim d'admirateurs autour d'elle.

Nous nous mîmes à table pour le souper, et comment en arrivâmes-nous là ? je ne saurais le dire, mais nous vinmes à causer d'esprits, de visions, de revenants, que sais-je encore ?

— On dit qu'il y a des esprits dans cette maison ; mais, ma foi ! je mentirais si je disais que j'y ai vu quoi que ce soit, dit Mme Lilice tout en pelant une mangue.

— Et tu n'a pas peur, fit étourdiment Loulouse ; mais que dirais-tu donc si tu

avais vu un esprit comme maman, mais là ce qui s'appelle vu, de ses yeux ?

— C'est bien vrai ! madame de Cassénéla, que vous avez vu un esprit ? alors, dites-nous comment il vous est apparu, fit mon ami Daph en tirant sans façon une pipe de sa poche qu'il se mit à bourrer et à fumer ensuite après l'avoir allumée.

— Je m'étais promis de garder le silence sur cette histoire ; mais puisque Loulouse a parlé, dit-elle en jetant un regard sur la jeune fille qui détourna les yeux, je vais le faire à mon tour. Il y a de cela deux ou trois ans, j'employais, à tour de rôle, un des cultivateurs de l'habitation, lequel était chargé de passer la nuit à surveiller mes animaux, mes cannes, la propriété enfin, dans la crainte des voleurs qui pullulaient, tenez, comme à présent ! Un matin, celui qui avait été de garde vint me trouver pour me dire que rien au monde ne lui ferait monter de nouveau la garde la nuit.

-- Et pourquoi, lui demandai-je ?

— Ah ! madame, *moin vé pas zombi pranne moin.*

Connaissant la superstition des gens de la campagne, je me mis à rire et je lui dis :

— « C'est bon, Papa, je verrai les autres puisque vous ne voulez plus faire le service de nuit. »

— C'est inutile ou vouai les autt, madame, *yo pé ké fai sévice là yo ké rifusé ou con moin.*

C'était vraiment par trop extraordinaire et je mis Papa en demeure de me donner la clef de cette énigme.

Il me raconta alors que, vers une heure du matin, il vit tout à coup devant lui, un homme qui, la tête cachée sous un large chapeau de paille, passa près de lui, à le frôler, se dirigeant vers la sucrerie. Instinctivement, il lui demanda ce qu'il voulait et où il allait. L'homme haussa les épaules et continua sa marche. Il le vit entrer dans la sucrerie dont les portes, comme par enchantement, s'ouvrirent toutes seules devant lui, visiter le moulin, la batterie, les limandes, les chaudières, puis ressortir, tandis que les portes, avec un mouvement lent, automatique, se refermaient comme tout à l'heure elles s'étaient ouvertes. Il alla ensuite jeter un coup d'œil sur les parcs à bœufs et à mulets. Pour lui, il demeura à la même place ; une sueur froide lui ruisselait sur le corps ; muet, secoué par l'épouvante, il vit l'inconnu se diriger vers lui. Cette fois, Papa prit la fuite et vint à demi mort de peur s'affaler sur le seuil de sa case.

LÉON BELMONT.

(A Suivre).



# NÉCESSITÉ N'A PAS DE LOI

PAR

LÉON BELMONT

---

(Suite et fin).

Je crus que Papa avait été l'objet d'une hallucination, d'un délire passager ; mais je ne pus réussir à déterminer les autres cultivateurs à prendre la garde, la nuit. Ce que voyant, je résolus, avec le gèreux, l'économe et deux de mes travailleurs choisis parmi les plus braves, de faire le guet. La première jusqu'à la sixième nuit, nous ne vîmes rien, mais le septième jour, — il était environ trois heures du matin, la lune se levait et de ses pâles rayons commençait à éclairer la terre dont les arbres, les plantes étincelaient sous la rosée, — nous aperçûmes tout à coup *l'esprit* qui se dirigeait vers notre groupe. D'un mouvement instinctif nous nous serrâmes les uns contre les autres. Quand il fut en face de nous, un rayon de la lune l'éclairant, subitement, le spectre ôta son chapeau, nous salua et je vis

... mon mari qui, avec un sourire tranquille, fumait sa grosse pipe. Je tombai comme une masse. Je fus pendant un grand mois malade. Quand je pus me lever, marcher, vaquer à mes affaires, je fis dire, par le curé du Lamentin, une neuvaine de messes, je communiai, et fis communier mes filles pour leur père.

— Et depuis, demandèrent Daph et moi ?

— Depuis... il n'y a plus *d'esprit* sur la propriété.

Tout le monde garda un moment le silence qui ne fut interrompu que par le bruit que faisait Daph en secouant sa pipe contre le bord de la table.

— Mais, fit M<sup>me</sup> Lilice tout en nous servant un petit verre d'anisette, Daph ne vous a pas raconté l'histoire de sa propriété ? tenez, elle est intéressante à entendre. Veux-tu, Daph ?

— Oui ; mais, en attendant, laisse-moi *rebourrer* ma pipe et siroter ton anisette, pas vrai, Lilice ?

— Comme tu voudras, dit elle en riant.

— Quand, le 22 mai 1802, commença Daph en posant son petit verre sur la table, après avoir aspiré une large bouffée de tabac, Delgrès vit toutes ses pièces mises hors de service et enterrées sous les débris du fort St-Charles, que le feu des assiégeants recommençait plus vif et plus meurtrier ; quand il vit qu'ayan levé l'étendard de la lutte sainte pour la liberté, la plupart de ceux qu'il comman-

dait le déshonoraient et commettaient sous son nom les crimes les plus atroces ; quand il se vit en face d'une situation qui l'emportait et dont, quoiqu'il fit, il ne pouvait se rendre maître, il résolut de mourir en soldat, d'autant plus que, le lendemain, on devait livrer l'assaut au fort. Se sachant vaincu à l'avance, Delgrès n'attendit pas cet assaut définitif. Rassemblant tous ses hommes, abandonnant la mort dans l'âme, ses blessés, il trompa la vigilance de Pelage (1) qui a-

(1). Pélage (Magloire), né au Lamentin (Martinique), chef de brigade d'Infanterie, commandant de l'arrondissement de la Grande-Terre, épousa le 1<sup>er</sup> brumaire an dix (23 Octobre 1801), au Port-de-la-Liberté (P. à P.), Anne Charlotte Mantét, native du Fort-Royal (Martinique). — Archives du Tribunal de la Pointe-à-Pitre.

Pélage arriva à la Guadeloupe, le 20 frimaire an 8 (11 décembre 1799), en qualité d'aide de camp de Jeannet, agent du Directoire aux Iles du vent. Après l'embarquement du capitaine-général Lacrosse, le 14 brumaire an dix (5 novembre 1801, il fut nommé membre du Conseil provisoire de la Guadeloupe, avec Frasans, Piaud et Corneille. Prit part à l'expédition du général Richepanse. Restra seize mois en détention, fut employé à la guerre d'Espagne avec son grade de colonel et mourut, en 1813, après la bataille de Vittoria. Par décret colonial du 3 décembre 1834, sanctionné par le roi le 9 avril 1835, la veuve du colonel Pélage obtint, de la Guadeloupe, à titre de récompense coloniale, une pension de 1855 fr. 60 centimes. Mais, par un autre décret du 25 Juin 1835, sanctionné

---

vait été chargé, par le général Seriziat, (2) du soin de surveiller la ravine gauche des Galions jusqu'à la mer, et de s'opposer par là, à toute sortie des insurgés.

Il évacua le fort à huit heures du soir, par la poterne des Galions. Quatre cents hommes de troupes, soldées, des rebelles tout nouvellement enrolés et armés et une foule de négresses le suivaient. Ils se dirent adieu, Delgrès et Ignace. Le premier prenait la route du Matouba où il devait, avec les siens, se faire sauter le 28 mai 1802.

Soldat, me disait M. Jules Ballet qui prépare en ce moment une remarquable histoire de la Guadeloupe et avec qui j'avais l'honneur un jour de causer de l'insurrection de 1802, Delgrès sortait de la vie en soldat, au milieu d'un combat. Son trépas retentissant reste comme une protestation immortelle contre le sort qu'allaient subir les noirs pour lesquels

---

par le roi le 10 décembre de la même année, cette pension, accordée à Mme Veuve Pélage, décédée, fut continuée à ses trois filles issues de son légitime mariage, avec réversibilité.

---

(2). Serizat (Charles), général de brigade, commandant de l'arrondissement de la Guadeloupe, mort de la fièvre jaune, à la Pointe-à-Pitre, le 19 prairial an dix (8 Juin 1802), dans la maison nationale, sise sur la Place de la Victoire. — Archives du Tribunal de la Pointe-à-Pitre.

---

---

il n'avait pas hésité à lever son épée sur la France, et dont beaucoup malheureusement ont souillé une grande cause par des crimes qui lui avaient fait au cœur une blessure incurable. Soldat généreux, le crime vil et bas lui faisait horreur. Il avait offert sa vie en expiation de ces crimes. Son dévouement aux hommes de la race nègre est son plus grand titre de gloire, et vous me permettez, mes amis, de redire avec lui, en modifiant un peu sa phrase : « Et toi postérité ! accorde une larme à ses malheurs, car il est « mort satisfait pour la liberté de sa race. »

Ignace lui, se rendit à Dolé où il fut battu par Gobert (1) et Pélagé que le général Richepanse avait envoyés à sa poursuite. De là il marcha sur la Pointe.

---

(1). Gobert (Jacques Nicolas) est un enfant de la Guadeloupe. Il naquit à la Basse-Terre, au Mont-Carmel, le 22 mai 1760, de Jacques Gobert et de Jeanne Pézier. Entra à l'école du génie de France (Mézières), le 1<sup>er</sup> Janvier 1780 et en sortit, comme lieutenant en second, le 1<sup>er</sup> février 1782. Le 10 décembre 1789, fut élu député suppléant de la Guadeloupe à la Constituante par l'Assemblée du Petit-Bourg ; mais ne siégea pas. Capitaine, le 1<sup>er</sup> avril 1791 et promu, à titre définitif, général de brigade, le 15 mai 1793. Destitué plusieurs fois, fut réintégré. Fit partie de l'expédition du général Richepanse. Fut blessé à la malheureuse affaire de Baylen et mourut le lendemain, des suites de ses blessures, à Guarimon, le 17 juillet, 1803. A son nom inscrit sur l'Arc de triomphe de l'Étoile.

à-Pitre qu'il gagna à travers le pillage, l'incendie, le meurtre, alla s'enfermer dans la redoute de Baimbridge, propriété aujourd'hui de la famille Chauvel, sur laquelle on vit flotter un immense drapeau rouge et y périt, le 25 mai, avec 675 des siens. Sur les trois cents ou trois cents cinquante hommes qui restaient, 250 furent faits prisonniers, amenés à la Pointe-à-Pitre, fusillés face à la mer, sur le rivage de Fouillole où le flot les emporta au loin. Ceux qui parvinrent à s'échapper, répandus dans les montagnes de Ste Rose et du Lamentin où ils s'étaient réfugiés, se montraient quand la faim les pressait et malheur à ceux qu'ils pouvaient saisir, c'était la mort pour eux, qu'il s'agit de l'humble cultivateur rencontré à la lisière d'un bois ou des familles renfermées dans leurs maisons. Ils les surprenaient au moment où elles s'y attendaient le moins, pillaient, saccaquaient, tuaient et ne quittaient la propriété qu'après que les flammes eussent annoncé au loin qu'ils avaient passé par là.

La propriété dont je suis devenu l'acquéreur, possédait alors une grande maison à étage et galetas, Elle était habitée par M. de Beaumont, ses trois fils et ses deux demoiselles.

Un après-midi, vers six heures, on vit un groupe de rebelles devenus « nègres marrons » se présenter devant la maison de cette famille. Les rares cultivateurs

---

s'étaient enfuis à leur vue. M. de Beaumont ferma, barricada les portes de sa demeure, répandit des tessons de dames-jeannes, de bouteilles dans son escalier et au dehors, comme il put. Excellents tireurs, chasseurs habiles, possesseurs d'au moins huit fusils. M. de Beaumont et ses trois fils, se placèrent chacun à l'une des fenêtres de la façade de la maison, tandis que ses filles étaient chargées du soin de recharger les armes. Aussi chaque assaillant qui se présentait était sûr de recevoir un coup de feu qui l'étendait sur place.

Mais les munitions devenaient rares, On songea alors à un vieil « épervier » dont les extrémités, comme vous le savez, sont garnies tout autour de balles servant de lest. Cependant, la lutte devenait presque impossible ; on voyait le moment où la maison serait prise d'assaut et la famille de Beaumont égorgée. Une des demoiselles proposa d'aller chercher du secours au Lamentin. Avant qu'on eût eu le temps de lui répondre, elle sauta par une fenêtre, enfourcha un cheval et, au milieu de coups de feu dirigés contre elle, malgré une blessure reçue à la cuisse, elle prit héroïquement la direction du bourg. En chemin, elle fit la rencontre de M. de Coulange (1) qui,

---

(1) Louis de Coulange, âgé de 72 ans, chevalier de l'ordre royal et militaire de St-Louis, mourut au bourg du Petit-Bourg, le 6 Décembre.

---

à la tête des chasseurs des bois. une des compagnies organisées par Richepanse, accourait, guidé par le bruit de la fusillade. On surprit les noirs qui délibéraient entre eux les moyens à prendre pour incendier la maison, et on en fit un horrible carnage. Quelques-uns parvinrent à s'échapper ; mais les chasseurs auxquels s'étaient joints les dragons, se mirent à leur poursuite, les relancèrent dans les bois où on les trouva et c'est ainsi que le Lamentin pût enfin se débarrasser d'eux (1). Depuis cette époque, quand revient l'anniversaire de ce jour, où à certaines dates, je ne sais, on voit des noirs armés, les uns de fusils, d'autres de sabres, de haches, de gourdins en fer, se répandre autour de la maison ; mais ils disparaissent en apercevant une jeune fille vêtue de blanc, les cheveux épars et l'air menaçant. Pour moi, à vrai dire, je n'ai encore vu ombre de cette apparition... ni ne veux la voir non plus. J'aime mieux mon sommeil, ajouta-t-il pour terminer.

---

bre 1820. (Archives du Tribunal de la Pointe-à-Pitre).

---

(1) Cette épisode, que nous croyons inédit, se rapporte à la famille Juston et eut, pour théâtre, la Ravine-Chaude. Nous en avons eu connaissance, par un vieux du Lamentin.

LÉON BELMONT,

(A Suivre).



# NÉCESSITÉ N'A PAS DE LOI

PAR

LÉON BELMONT

---

*(Suite et fin).*

Comme il était près de onze heures, les dames nous souhaitèrent le bonsoir et nous restâmes, Daph et moi, à causer un brin, puis il me conduisit à ma chambre et nous nous séparâmes.

La maison de Daph était vaste, confortable, aménagée avec soin. Elle était bâtie de plain pied, coupée par le milieu d'un large couloir et avait, tout autour, une ample véranda. A droite, c'était la salle à manger, suivie de deux chambres d'amis, dont l'une était occupée par M<sup>me</sup> de Cassénéla et l'autre par ses filles. A gauche, se trouvait le salon après lequel il y avait également deux chambres, celle de M<sup>me</sup> Lilice et celle de mon ami

Daph qu'il avait gracieusement mise à ma disposition.

Après m'être déshabillé et avoir tiré de ma valise le linge qui devait me servir le lendemain pour le baptême et l'avoir étendu proprement sur des chaises, j'ouvris mon carton à chapeau, l'examinai avec soin et le déposai ensuite tout ouvert, dans un coin

Je me couchai, après avoir repassé en ma mémoire, pour rire, tout ce qui s'était dit à table, puis je m'endormis.

Vers une ou deux heures du matin, je me levai en sursaut, car un bruit de pas, pourtant presque imperceptible, se faisait entendre dans la chambre. An-goissé, le cœur battant comme une pendule en déroute, de grosses gouttes de sueur glacée m'inondant tout le corps, je m'accoualai sur le lit, à travers la moustiquaire que je tenais fermée, je vis..... Était-ce un de ces *esprits* dont la maison était pleine, au dire de M<sup>me</sup> Lilice ? Serait-ce cette blanche apparition qui mettait les rebelles en fuite ? Tout cela me revint à l'esprit ; mais je n'osai dire un mot, appeler, crier, car qu'eût-on pensé de moi ?

Je vis une jeune fille qui me paraissait plus pâle que le marbre, en chemise, les cheveux épars, les pieds nus, qui chercha, froissa un chiffon de papier qu'elle trouva et sembla tout aussitôt disparaître dans le coin où j'avais placé mon carton

à chapeau. Puis, au bout d'un certain temps, je la vis se lever, pousser un faible « ah ! » de soulagement, puis, disparaître, majestueuse, froide, hautaine.

Au petit jour, je m'endormis d'un sommeil agité.

Je fus reveillé par Daph.

Je lui racontai alors la scène de la nuit et nous allâmes voir ensemble ce qui était arrivé à mon *gros chapeau*.

Il n'avait pas changé de place ; mais il s'en dégageait une odeur fétide, nauséabonde ! Nous vîmes qu'il était à moitié plein...

Horreur ! Horreur ! Horreur !

.....

LÉON BELMONT.







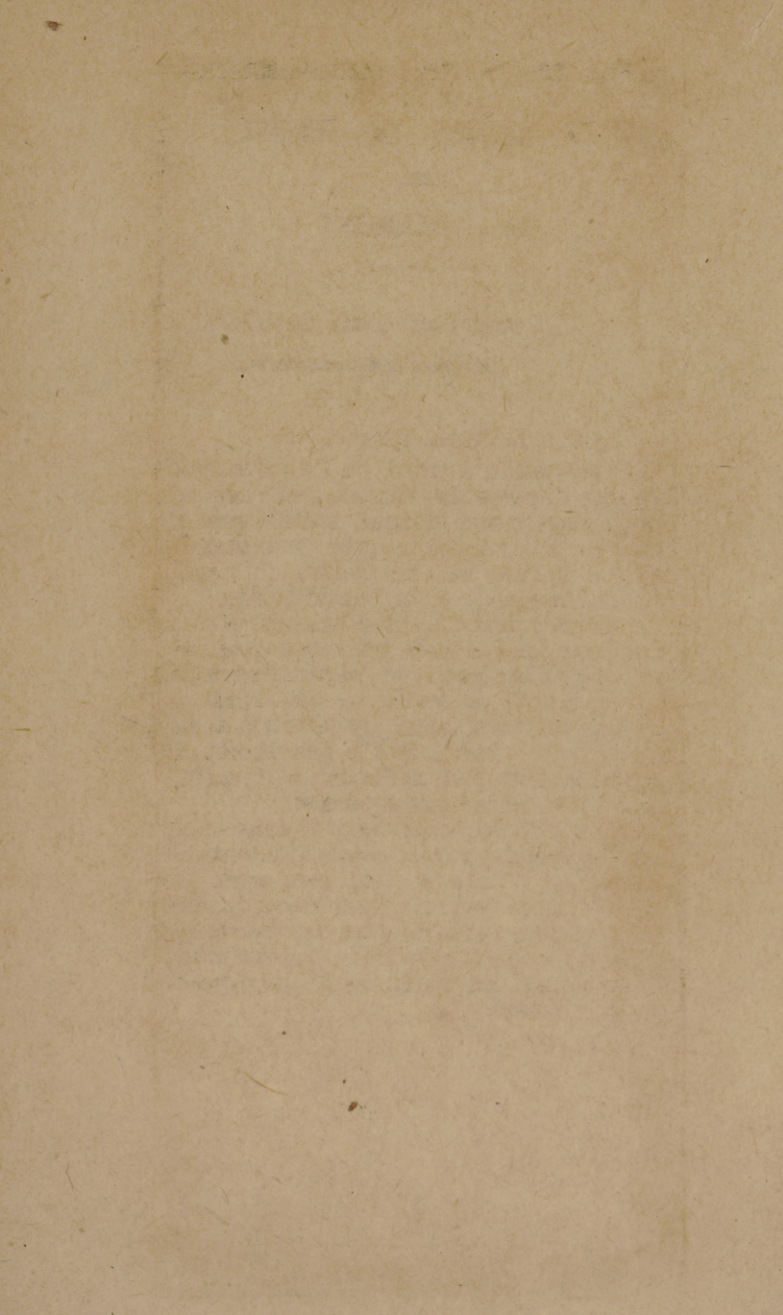


Les Amours de Voyage

par

Léon Belmont







# LES AMOURS DE VOYAGE

PAR

LÉON BELMONT



*A mon ami Louis SINÉUS.*

*Toujours affectueusement,*

L. B.

J'allais à la Basse-Terre.

C'était un jeudi, à bord de l'*Alcyon*. Sur la petite dunette du bateau, quelques rares passagers aux visages indifférents et ennuyés, à l'avant quelques marchands de bois, de café ou de cacao, qui regardaient Deshaies ou la Pointe-Noire.

Je m'étais assis, le menton appuyé sur mes deux bras croisés, qui reposaient sur le dossier d'un banc ; je regardais tantôt la mer, tantôt la fumée se déroulant en longues spirales, tantôt les pélicans au vol nonchalant et lourd. Sur la passerelle, le capitaine semblait réfléchir tout en fumant avec délice une cigarette.

A Sainte-Rose, le bateau fit escale. La grande pirogue aux *nageurs* indolents se détacha du rivage et vint vers nous. De nombreux passagers la montaient. Je m'étais levé pour voir comme les autres, et je souriais aux quolibets qui s'échappaient entre les gens de la pirogue et ceux du bateau.

Tout à coup mon cœur battit avec force. Une jeune femme montait l'étroit escalier de l'*Alcyon*, aidée du patron de la pirogue. Elle était suivie d'une dame — sa mère, sans doute — et alla s'asseoir sur la dunette.

Comment vous la dépeindre ? Tout en elle charmait. Grande, svelte, les cheveux du plus beau blond, roulés en torsade et découvrant une nuque admirable, des yeux tout pleins de langueur amoureuse, des dents petites, étroites, blanches, serrées les unes contre les autres, un sourire à damner le saint le plus détaché des choses de la terre, une bouche humide, appelant les baisers. Ses pieds minces, effilés, étaient chaussés de bottines en étoffe noire, à boutons. Ses bas, bien tirés, d'une blancheur irréprochable, dessinaient admirablement le contour délicieux de ses jambes, qu'on eût dit faites au tour. Oh ! ces jambes, ces jambes ! je les avais vues lorsqu'elles gravissaient l'escalier de la dunette, et comme elles laissaient bien deviner le reste !

Elle avait déposé sa frileuse tout près d'elle ; elle avait ôté ses gants, puis les avait remis pour les ôter encore ; elle avait assujéti la bride de son chapeau ; elle avait croisé les jambes et du talon de sa bottine frappait le plancher de la dunette à petits coups secs, redoublés ; de ses doigts longs, potelés, aux ongles roses et bien soignés, elle battait une marche sur le dossier du banc où elle

était assise ; elle avait ouvert un roman, en avait lu quelques pages en tordant les mèches folles de ses cheveux, qui lui tombaient sur le front, puis avait refermé le livre, maîtrisant un léger baillement.

Je m'étais assis presque en face d'elle. Je la suivais des yeux ; je ne perdais pas un seul de ses mouvements. Mon regard la dévorait. Elle s'en aperçut et une vive rougeur colora ses joues. Elle se pencha alors vers sa mère, lui dit quelques mots à voix basse. La mère tourna vers moi un regard nonchalant, et retomba dans son immobilité.

A la Pointe-Allègre, tandis que le vent soufflait avec force, le bateau se livra à une danse effrénée. Ma belle inconnue tint bon un moment, puis elle enroula sa frileuse autour de son cou, se croisa le bras contre la poitrine et ferma les yeux.

J'en profitai pour la contempler plus à mon aise. Un léger souffle soulevait sa poitrine ; sa bouche s'entrouvrait comme une fleur, laissant voir ses dents blanches, laiteuses, si mignonnes qu'on eût été heureux d'être mordu par elles ; le soleil se jouait dans ses cheveux et les faisait étinceler comme autant de rayons d'or. Mon regard ne pouvait se détacher de sa personne. Le devina-t-elle ? Je ne saurais le dire ; mais elle ouvrit les yeux, fronça ses beaux sourcils, eut une moue dédaigneuse, presque courroucée. Je ne savais quelle contenance faire,

j'étais honteux, confus. Elle remarqua sans doute mon embarras et en eut pitié, car elle ébaucha un sourire, vite réprimé, c'est vrai, mais que je n'accueillis pas moins avec bonheur.

Au mouillage de Deshaies, elle se leva et se tint debout pendant toute la durée du débarquement des passagers. Comment cela se fit ? Je ne saurais vous le dire ; mais je manœuvrai si bien que je me trouvai tout à côté d'elle. Elle sembla ne pas s'en apercevoir. Ma vie entière se fut écoulée là, à respirer le doux parfum qui se dégagait de toute sa personne, à sentir le léger frôlement de sa robe contre ma jambe. Lorsqu'elle voulut regagner son banc, le roulis la fit trébucher et elle fut forcée de s'appuyer sur moi pour ne pas tomber. Je lui offris le bras et la reconduisis à sa place. — Merci, Monsieur, me dit-elle si bas, si bas, qu'à peine je pus l'entendre. — Je ne sus moi-même que balbutier quelques mots inintelligibles, et je la saluai gauchement.

Mais pourquoi faut il, hélas ! qu'ici bas toute chose ait une fin ? A peine étions-nous en vue du bourg des Vieux-Habitants — ce nid à fièvres, réputé par ses petits chevaux créoles, célèbre par ses querelles municipales, — à peine, dis-je étions-nous devant les Vieux-Habitants que, parmi les canots qui se dirigeaient vers le bateau, mon attention fut particulièrement attirée vers l'un d'eux que montaient trois solides « nageurs » et à

l'arrière duquel un monsieur se tenait assis.

Était-ce pressentiment ? La vue de ce canot me serra le cœur et je sentis une grande tristesse m'envahir comme si un malheur me menaçait.

Le canot accosta l'*Aleyon*, et d'un saut le monsieur fut sur le pont. C'était un *chabin chabinant*, plus chabin encore que quelqu'un de ma connaissance. La jeune femme alla à sa rencontre. Il déposa sur ses lèvres deux baisers retentissants, deux baisers qui trouvèrent un douloureux écho jusqu'aux profondeurs les plus intimes de mon être. Ah ! ces baisers, quel mal ils m'ont fait ! Je me sentais pris d'une rage aveugle ; j'aurais voulu étrangler cet homme. Il me semblait qu'il me prenait quelque chose, qu'il me volait mon bien. Était-ce son mari ? Était-ce son frère ? J'aurais donné je ne sais quoi pour le savoir.

— Viens, Laurence, lui dit-il, nous n'avons pas de temps à perdre.

Il la prit par la main et l'entraîna. Lorsqu'elle fut dans le canot, elle jeta vers moi un dernier regard, ébaucha un triste sourire, puis, comme à dessein, elle posa négligemment la main sur le bord de l'embarcation. Comment ne m'en étais-je pas aperçu jusqu'alors ? à l'un de ses doigts brillait l'alliance d'or de l'épouse...

J'allai m'asseoir à la place qu'elle avait occupée. Que se passa-t-il en moi ? Je ne saurais jamais l'exprimer. J'étais en proie

à cet abattement profond que l'on ressent après une grande douleur, et qui vous courbe, et qui vous brise comme un arbre touché par l'ouragan.

Tout à coup, sur le banc, près de moi, j'aperçus une fleur : c'était une petite rose naine, aux pâles couleurs et dont les pétales commençaient déjà à se détacher. Je l'avais vue dans les cheveux de Laurence. Je m'en saisis aussitôt et après y avoir déposé un rapide et léger baiser, je la cachai précipitamment dans ma poche.

Cette petite rose, je viens de la retrouver fanée, flétrie, jaunie, mais soigneusement enveloppée, dans la boîte où sont enfouies les ruines de mon cœur : tresses blondes et tresses brunes, rubans, nœuds, épingles à cheveux, bagues, petits peignes, lettres à l'écriture fine et à l'orthographe irréprochable. Je l'ai retrouvée parmi tous ces souvenirs qui sont comme autant de volcans éteints, de pages arrachées du livre de ma vie, et, faut-il l'avouer ? tandis que je la contemplais, j'ai senti une larme mouiller ma paupière.

LÉON BELMONT.

(Fin).

